

RÉMY DE BORES - BERNARD COLIN
PATRICK GODARD - NATHALIE ROUYER

RENCONTRES DU 27^e TYPE

NOUVELLES



RENCONTRE DU 27^e TYPE

Ce recueil comporte,
à l'origine vingt-sept nouvelles (d'où le titre !)
de quatre auteurs différents.

Cette version ne contient que les nouvelles
signées par Rémy de BORES.

Bonne lecture

RENCONTRES DU 27^e TYPE

1998

RÉMY DE BORES
BERNARD COLIN
PATRICK GODARD
NATHALIE ROUYER

RENCONTRES
DU 27^E TYPE

NOUVELLES

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

© 2006 - Rémy de BORES - *Les éditions Rebelyne*

© 2006 - Bernard COLIN - *Les éditions Rebelyne*

© 2006 - Patrick GODARD - *Les éditions Rebelyne*

© 2006 - Nathalie ROUYER - *Les éditions Rebelyne*

Ecrire est toujours un art plein de rencontres. La lettre la plus simple suppose un choix entre des milliers de mots, dont la plupart sont étrangers à ce que vous voulez dire.

Alain

Le succès, ça rend modeste quand t'es pas trop con. Et grâce à lui, tu rencontres des tas de surdoués qui n'y accèdent jamais.

Coluche

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde.

Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ?

D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain.

Où allaient-ils ? Est-ce qu'on sait où l'on va ?

Denis Diderot

Une rencontre, ce sont des yeux, des mains, des sexes et des jambes.

- Des jambes !? Pourquoi des jambes Demyre ?

- Piotr mon ami, je vais être franc, n'oublie pas les pieds au bout de ces jambes, parce qu'il te faudra bien partir un jour...Demyre

Orbes et Piotr Goradd

(Dialogues autour d'un flacon d'ambrosie)

PROLOGUE EN MANIÈRE DE SOUVENIR

La neige tombait sur les trois hectares de jardins anglais, les transformant en jardins à la finlandaise en ce frais week-end de printemps. Le château du Charmois, sorte de Moulinsart lorrain, construit au XVIIIe siècle par un peintre surnommé le Provençal, vivait au ralenti. Les rares visiteurs se déplaçaient dans un silence feutré autour des étals, feuilletaient avec circonspection les opuscules soumis à leur curiosité, souriaient distraitemment aux auteurs avides de compliments, puis reposaient doucement l'ouvrage sur son fragile lutrin. Une mécanique bien huilée fonctionnant sans heurt comme se doit de l'être un salon du livre et de la poésie.

Et fort opportunément, les poètes étaient en nombre, se succédant sur l'estrade pour déclamer quatrains, sonnets, alexandrins et prose rimée. Chacun, visiteur ou participant applaudissait la performance en connaisseur.

Mais, comme dans toutes les doctes assemblées, il y avait des trublions, au nombre de quatre et particulièrement dissipés. Amateurs de basses plaisanteries, calembours, à peu près et autres contrepèteries, ils pouffaient en cœur à l'évocation de la mort, se tordaient de rire sur les sanglots longs de l'au-

tomne, s'esclaffaient des amours contrariées.

Quatre mauvais sujets, quatre romanciers, pour tout dire, quatre diseurs de mauvaises aventures. La jeune écervelée érudite aux cheveux emmêlés ; le fort des halles fort en gueule à gueule d'ange ; le faux juif errant aux yeux malicieux et le patriarche rigolard embusqué derrière sa barbe grisonnante.

Et comme on dit, qui se semble s'assemble. Il y eut, pendant ce long intermède littéraire, alors que la neige et le froid ruinaient les espoirs des organisateurs, fort échange de textes en vers et en prose, des traits de génie, des traits acérés, des mots sacrés, de sacrés mots, des mots érotiques, de bons mots ; toute une cuisine de verbes, d'adjectifs et de compléments d'objet, parfois sans objet, assaisonnée d'adverbes, de prépositions et de propositions.

Ce furent, certes, les propositions qui l'emportèrent. Quand le salon ferma ses portes, un timide soleil retrouvé scella le destin des trois compères et de la commère. Ils résolurent de se retrouver un jour, sur cette même terre, mais pas forcément en ce même lieu et se promirent d'unir leurs destins dans un vaste recueil où se mêleraient leurs quatre mains, aucun d'eux n'était ambidextre.

Le thème ? Tout simplement la rencontre ou les rencontres en les espérant aussi fructueuses que celle-là.

Dont acte...

LA MAISON DE CAMPAGNE

PAR RÉMY DE BORES

Né à Versailles, la ville solaire en 1947, ce faux parisien s'est installé en Lorraine pour fuir la vie agitée de la capitale. Informaticien depuis toujours, il crée ses histoires de la même manière que ses logiciels : avec logique et précision. C'est au cours de longues promenades entre vallées et collines qu'il imagine les mondes et les paysages, souvent fort lointains, ainsi que ses personnages troublants, incongrus ou agaçants. Pour le reste, il puise dans la plus grande et plus éclectique des bibliothèques : Internet.

La vieille horloge comtoise bat les secondes, tic... tac... tic... tac... Son balancier de cuivre accroche le fier soleil et projette un reflet sur le mur d'en face, nu, crépi à la chaux. Le sol est fait de pierres usées par les ans, polies par les milliers de balais, serpillières et brosses qui se sont succédés au fil des siècles. À mi-chemin entre la porte et la fenêtre se tient une antique table de merisier, un peu de

guinois, abîmée par l'usage et flanquée de deux chaises paillées et d'un tabouret de chêne tripode. Dans la cheminée monumentale ronronne un poêle en fonte émaillée verdâtre dont l'opercule de mica rougeoit. Au coin du couvercle, une cafetière d'aluminium réchauffe le café du midi. Un immense tableau, représentant un sous-bois printanier, égaye cette pièce austère, sobrement revêtue de crépi et de bois verni.

À droite, une porte ouverte donne sur ce qui semble une cuisine presque incongrue avec ses appareils d'émail blanc et ses meubles de formica et un escalier de deux marches monte vers la salle de bain, pièce rapportée au toit plat nichée entre la maison et le mur mitoyen. À gauche, une autre porte, basse taillée dans l'épaisseur du mur, ouvre sur un salon confortable aux fauteuils de peluche grenat de part et d'autre d'un fourneau de faïence. Un animateur, particulièrement jovial, annonce à un candidat invisible qu'il a gagné un dictionnaire en 12 volumes. Un public tout aussi invisible applaudit à tout rompre. L'animateur hystérique donne rendez-vous pour le lendemain, même heure, pendant qu'une musique criarde s'élève opportunément pour faire taire le bavard.

La vieille dame, bouche ouverte, ronfle pendant qu'un chat roux ronronne sur son estomac. La table de verre qui jouxte son fauteuil déborde de médicaments, pilules, gouttes, comprimés, échappés des boîtes ouvertes, fouillis chamarré de plaquettes brillantes et de perles colorées. Une tasse de café presque vide achève de refroidir, inutile. Au son d'une musique guillerette, une dame respectable avoue sans honte quelques désagréments dus à l'âge. Elle est remplacée par une autre femme, beaucoup plus jeune croquant à pleines dents une bouchée au chocolat.

La pendulette aux angelots dorés, trônant sur un bahut de bois sombre, sonne sept coups brefs. La vieille dame hoquette dans son sommeil mais n'ouvre pas les yeux. Un rideau de tulle frémit sous la brise tiède. Une pie se pose sur le rebord de la fenêtre pour becqueter un peu du pain rassis. La forme immobile dans le fauteuil ne l'effraie pas. Elle dîne sans se presser, hochant la queue. En contrebas, un ruisseau paresse entre les vieux saules. Au loin un tracteur halète sous le poids de la remorque regorgeant de grains. C'est l'époque de la moisson, le temps est sec, le ciel à peine dérangé par quelques stratus et de rares cumulus blancs.

Derrière la maison, dans la longue prairie qui monte en pente douce vers le cimetière, deux jeunes enfants jouent : un garçon blond et une fillette rousse, d'une demi-douzaine d'années à eux d'eux, en salopettes bleues et t-shirts rose pour la fille, rouge pour le garçon. Ils courent en poussant de grands cris, se poursuivent et roulent dans l'herbe chaude. Nanny Jane les surveille, assise en tailleur sur un banc de pierre, à l'ombre d'une pergola de roses trémières. Un livre à la jaquette colorée est posé près d'elle et les écouteurs vissés dans ses oreilles distillent *Ummagumma*. Sa tête oscille lentement au rythme des Pink Floyd.

Jane est belle, d'une beauté de top-modèle, toute en longueur et langueur, des jambes interminables, des bras filiformes, un buste étroit, des seins minuscules plantés hauts, des hanches à peine marquées, des fesses dures, un cou effilé et un visage d'ange. C'est dans ce visage que résident sa beauté et l'essentiel de sa féminité. Des cheveux noirs, aux boucles coupées courts, encadrent un ovale délicat aux pommettes triangulaires, aux joues plates, un menton court agrémenté d'une fossette, une bouche pulpeuse qu'un tic sensuel de la langue tient perpétuelle-

ment humide et des yeux bleu pâle, ronds, rêveurs, langoureux, un regard qui donne à tout homme l'envie de protéger, consoler, caresser. Sa peau de brune, ocre clair, a viré au terre de Sienne sous la morsure du soleil. Elle porte un corsage de vichy rose à minces bretelles, au décolleté bateau et un short court qui laisse libre ses longues cuisses croisées. Elle est venue de sa Galle natale pour étudier la langue de Molière et de San-Antonio, car la Belle apprend beaucoup plus dans les bistrotts du Boul'Mich qu'à la Sorbonne. Sa plastique sublime l'a fait accepter par tous les cercles d'étudiants et elle est devenue rapidement l'égérie de quelques poètes et une proie de choix pour tous les mâles du quartier latin, un gibier fuyant et très difficile à capturer. Si elle se laisse approcher facilement, aucun, apparemment, n'a réussi à l'attirer jusque dans son lit ; un baiser, une caresse, des mains qui s'égarerent, un soupir, rarement plus et jamais d'abandon total.

Elle a accepté ce travail de baby-sitter - Nanny- parce que le salaire était acceptable et que les jumeaux confiés à sa garde étaient gentils et joyeux. Ils habitent au-dessus de la vieille dame, dans un vaste grenier découpé en quatre grandes pièces et une minuscule salle de bain. L'une des pièces recèle un réfrigérateur, une gazinière et un évier en inox. Le mobilier, frustré et disparate, suffit tout juste à l'usage de cinq personnes. Deux fenêtres et trois vasistas éclairent ce lieu au parfum suranné. Jane s'est arrogée la plus grande chambre, celle avec la fenêtre, le grand lit et l'armoire à glace. Les deux petits se partagent la pièce mitoyenne. On accède à cette villégiature par un vieil escalier de pierre envahi de petits lézards gris qui se faufilent dans les fissures à la moindre alerte. Gaétan et Loana les poursuivent en vain depuis leur arrivée, seul le garçon a reçu en trophée un

moignon de queue sur laquelle il a pleuré à chaudes larmes parce qu'il pensait avoir tué le petit reptile. Il fallut à Jane des trésors de gentillesse et d'ingéniosité pour le convaincre que la queue des lézards repousse instantanément quand ils la perdent. Elle dut également le persuader de ne pas tenter l'expérience avec les doigts de sa sœur.

Ils n'ont que de lointains rapports avec leur voisine du dessous qui passe une grande partie du jour à sommeiller devant la télévision malgré les litres de café qu'elle ingurgite quotidiennement. Les jumeaux l'aiment bien, surtout parce qu'elle a une réserve inépuisable de bonbons et de gâteaux qu'elle distribue par poignées.

Deux fois par jour, le commis du charcutier-traiteur local vient apporter des plats préparés que Jane réchauffe. Le jeune homme a bien tenté de séduire la jeune fille, mais sans aucun succès. Depuis, il reste un peu distant, mais n'a pas renoncé, pour autant, au plaisir de la contempler et de capturer la vision interdite d'un sein pointu qui apparaît lorsqu'elle se penche ou d'un peu de peau plus pâle dévoilée par un short trop échancré. C'est un peu de récompense pour tous les sourires qu'il distribue en pure perte.

Du haut de l'escalier menant au grenier, le regard plonge sur le château. En fait de château, il s'agit plutôt d'une haute tour carrée flanquée de deux ailes posée au-dessus d'un jardin à la française, parfaitement entretenu. Les ardoises du toit et la vaste terrasse de pierre donnent à cette maison un peu de majesté et de prestige parmi les masures environnantes. Nul ne sait combien a coûté la restauration de cette ruine, ni son aménagement, mais le prix de la voiture garée dans l'avant-cour en donne une certaine idée. La châtelaine habite son fief de mai à septembre. La quarantaine flamboyante et entretenue, belle et hautaine, entre

provocation et impudeur, elle choque les habitants du petit bourg par ses tenues dispendieuses et toujours trop sexy « *pour son âge* », les ondulations délétères de sa croupe « *comme une pute* » et surtout cette façon de se comporter avec son secrétaire « *son gigolo* », quand ils traversent en trombe le village, lui au volant de la décapotable et elle, affalée sur le siège, la robe remontée en haut des cuisses et le chemisier ouvert du haut en bas.

Elle ne se gêne pas, il est vrai, pour bronzer nue, son opulente poitrine dressée vers le ciel, sur la terrasse pendant que les jeunes gens, accompagnés des moins jeunes, défilent devant les grilles en fer forgé. Elle ne se gêne pas, non plus pour réclamer à son secrétaire des preuves d'affection, chaque fois que l'envie lui en prend. Elle ne se gêne pas, pour se promener dans les allées de son parc, en tenue d'Ève, un sécateur à la main pour soigner ses rosiers, pendant que le jardinier tond la pelouse ou taille les troènes.

Jane presse les petits chaque fois qu'ils doivent monter l'escalier, pour leur épargner les turpitudes de l'impudique voisine. Mais Gaétan a vite remarqué « Nanny, Nanny ! La Dame, elle est toute nue ! » Jane a un peu rougi sous son hâle et s'est empressée de fermer la porte. Mais elle ne peut s'empêcher d'être troublée par la désinvolture de la Dame et surtout par la présence du secrétaire. Arthur est tout sauf quelconque. Un athlète de près de deux mètres, aux muscles saillants, à la gueule de pirate avec son crâne rasé et son nez aplati. Un athlète entièrement sculpté dans l'ébène le plus sombre. C'est sans doute cela qui fait le plus jaser les villageois :

« Vous vous rendez compte... avec un nègre en plus
- Et pourtant elle, c'est une vraie blonde... »

- On n'en sait trop rien, la plupart du temps, elle n'a pas beaucoup de poils...

- Ah c'est malin »

Le rire gras des hommes scandalise les femmes.

Lorsque, au hasard de ses allées et venues, Jane croise le regard d'Arthur, ils se sourient, se saluent parfois de la main ou jettent un « bonjour » distrait, mais le soir, Jane reste debout dans le noir devant la fenêtre de la grande pièce, qui donne sur le château. Elle a un peu honte de regarder la châtelaine haletante et frémissante, pendant que le secrétaire s'arc-boute au-dessus d'elle. Elle a honte d'attendre le cri libérateur avec délectation. Elle a honte d'envier cette femme. Elle aimerait tant être à sa place, cuisses écartelées sur la pierre tiède, sentir la dureté de la pierre sous ses fesses et le poids de l'homme sur son ventre, l'odeur de la sueur couvrant celle des hibiscus, pouvoir elle aussi commander à la somptueuse machine noire « plus vite... plus profond... plus fort ». Et lorsqu'ils rentrent enlacés, Jane reste pour observer le balcon de la tour, où il arrive parfois qu'un autre assaut ait lieu. Dans ces moments-là, elle se prend à regretter ses timides refus de Paris. Elle repense à certaines caresses qui l'ont ravie, mais dont elle a arrêté la main, à quelques baisers qui ont véritablement fait bouillir ses entrailles, à ce doigt aventureux qui l'a fait plaisamment souffrir, une fois. Il lui arrive même de ressentir les affres de la châtelaine en une sorte d'empathie, et ces soirs-là, le feu la dévore. Elle s'enfuit alors dans sa chambre pour se calmer et reprendre le contrôle de son corps.

Juillet est à son terme et la chaleur devient étouffante, malgré une faible brise d'ouest qui promène mollement de minuscules nuages de coton dans un ciel bleu marine. Jane a traîné son matelas à l'extérieur sur le toit plat de la salle

de bain. À l'abri d'un petit muret, elle profite de la fraîcheur relative mais sans pouvoir dormir vraiment. Ses voisins aussi ont choisi les étoiles pour couverture et mènent grande vie sur la terrasse dès la nuit tombée. La dame est insatiable et l'homme infatigable. Jane compte les soupirs, les cris et les han de bûcheron. Elle n'ose même pas hisser ses yeux derrière le muret, de peur de succomber au délire qui lui déchire le corps. Elle regrette presque d'avoir accepté ce job qui l'oblige à une telle promiscuité. Elle regrette encore plus, sans vouloir l'avouer, de ne pas avoir le culot de descendre le long de ce mur pour quémander une place dans les ébats. Elle est sûre qu'aucun des acteurs ne refuserait cet impromptu de chair tiède.

La canicule du siècle sévit depuis plusieurs mois et ce dimanche d'août marque son apogée. Depuis le début du mois, les petits ne sortent plus, ils restent collés au climatiseur portable en compagnie de leur Nanny qui ne supporte plus qu'une mince chemise de coton blanc. Il n'y a que la nuit pour offrir un semblant de fraîcheur. Jane promène les jumeaux, à la nuit tombée, sur les sentiers forestiers éclairés par la lune et organise de grandes soirées de galipettes dans la prairie en pente. Les impétueux voisins sont partis, vers un paradis climatisé sans doute, pour fuir la chaleur étouffante. Le calme est revenu dans le village et Jane respire librement, à nouveau, sans cette pression insoutenable au fond de son ventre. Elle peut enfin dormir, nue sous les étoiles, sur sa terrasse abritée des regards, bercée par les seuls grillons.

La lune est couchée, seule la Voie Lactée illumine de ciel de sa myriade d'étoiles, comme un nuage brillant. Le matelas est humide de sueur et Jane se sent poisseuse. C'est un bruit étouffé qui l'a réveillé. Elle lève la tête et aperçoit la courte

voiture rouge, stationnée dans l'avant-cour, l'avant sur la pelouse. La capote est baissée. C'est la fermeture de la portière qui l'a tirée de ses rêves. Le silence règne sur la campagne. Elle guette le moindre mouvement dans le parc tiré au cordeau. Elle trouve étrange cette quiétude tant elle connaît la propension de ses voisins à l'exhibition. Et puis des bruits menus se font entendre, un raclement contre le mur, un souffle rauque, un frottement mou contre la pierre, le claquement d'une tuile mal scellée. Soudain, une haute silhouette de nuit se dresse devant elle, avalant d'un seul coup la totalité des étoiles. Elle pousse un petit cri de surprise.

« Chut ! »

Le contact du corps musclé contre le sien ébranle ses nerfs. Elle sait qu'elle ne contrôlera rien. Le premier baiser l'a fait chavirer, les mains qui explorent sa peau l'ont fait fondre. Elle ne peut que s'offrir. Déjà, elle n'est plus que désir et soumission. Elle accepte d'avance tout ce qu'il jugera bon de lui faire. Elle n'a même pas son mot à dire. Un tourbillon de sentiments et de sensations diffuses lui fait perdre la raison et le sens des convenances. Elle n'est plus qu'un fétu de paille ballotté sur une mer déchaînée.

L'homme l'a possédée autant de fois qu'il l'a voulu et l'a abandonnée avant l'aube pour s'enfuir le long de ce mur qu'elle a rêvé un jour de descendre. Cette union cataclysmique ne lui a apporté que regrets et amertume. Passés les premiers émois des caresses et des baisers, le reste n'a été que brutalité et douleur. Le sang a coulé de son ventre et elle se sent brisée autant dans son corps que dans son âme, mais, à aucun moment, le mot viol ne l'a effleuré. Elle s'est réfugiée dans sa chambre, prostrée entre le sommier et l'armoire, après s'être assurée que la porte était fermée à double tour.

Pourtant, malgré ses souffrances et son humiliation, elle sait qu'elle reverra cet homme et l'accueillera sur elle et en elle, jusqu'à ce qu'il s'en lasse et la jette comme une vulgaire épave, ce qu'elle est déjà.

Il revint, chaque nuit, sans jamais lui donner d'autre plaisir que celui de se sentir plus avilie et plus éprise chaque matin. Il revint jusqu'au retour de sa somptueuse patronne, plus belle et plus désirable qu'avant son escapade. Et les joutes amoureuses nocturnes cessèrent d'un côté du mur pour ressurgir plus flamboyantes sur le parvis du château. Et Jane sentit un nouveau sentiment balayer tous les autres : la jalousie.

Les premiers nuages ont envahi l'horizon alors qu'on ne les attendait plus. Le vent d'ouest en a apportés d'autres et la pluie est enfin venue mettre fin à la fournaise. Août vit ses derniers instants. Les parents de Loana et Gaétan ont annoncé leur venue prochaine. Les petits ont troqué leurs salopettes et t-shirts contre jeans et polos et Jane a ajouté un pull de fils au-dessus de sa minijupe. Elle a rentré son matelas dans sa chambre.

La longue voiture noire stationne devant la porte, dans la ruelle dépourvue de trottoirs. Une femme élégante est accroupie en tailleur Chanel et escarpins Gucci, cernée par ses deux bambins qui ont tant de chose à raconter. Monsieur signe un chèque au traiteur, un pour la vieille dame et un pour la Nanny. Elle devra se débrouiller pour rentrer à Paris, si elle le désire ; elle est également chargée de régler les détails matériels avec la loueuse. La longue voiture noire s'éloigne déjà en silence. Les petits, sanglés dans leurs sièges ne peuvent même pas répondre aux signes de Jane. L'auto tourne difficilement au bout de la rue, gênée par un tracteur et un 4X4 boueux.

La vieille dame est assise, souriante, dans une confortable robe de chambre chamarrée, sur une des deux chaises pailonnées devant la table de merisier, ses deux mains blanches posées bien à plat, son chat est lové sur le tabouret.

« Entrez, Mademoiselle, prenez une chaise et venez vous asseoir. Nous n'avons eu guère le temps de bavarder.

- Je ne voudrais pas vous déranger, Madame, il se fait tard et le commis charcutier m'a promis de m'emmener à la gare.

- Juste quelques minutes, Jeune Fille, je trouve votre accent tellement charmant. »

La vieille dame saisit une enveloppe dans sa poche et la pose devant elle.

« Un simple commis... dans une camionnette parfumée au cochon... Ma pauvre petite... alors que le sémillant secrétaire de ma charmante voisine... »

Jane frissonne. Elle a un pressentiment, un pressentiment horrible.

« Mais au fait... qu'est donc devenu ce délicieux jeune homme ?

- Je vous assure, Madame, Jean-Pierre m'attend... Il faut que je termine mes bagages...

- Assieds-toi ! »

La voix de la vieille dame a claqué, comme un coup de feu. Jane est retombée sur sa chaise, anéantie.

« Je vous assure, ma chère petite, que je ne vous veux aucun mal, c'est votre complice que je veux. »

La douceur du ton ne parvient pas à faire oublier la dangereuse autorité qui se cache derrière les yeux clairs, le sourire éteint et les cheveux mauves.

« Vous n'êtes qu'une petite comparse, peut-être bien une pauvre victime. Mais je veux savoir où vous vous rendez,

maintenant. »

La jeune fille sent son cœur ralentir dans sa poitrine. Elle peut sûrement se tirer de ce mauvais pas.

« Mais à Paris, Madame. Je dois rejoindre ma chambre universitaire avant le 15, sinon, je n'aurai nulle part où habiter. C'est très important, pour moi...

- Tais-toi, petite menteuse ! Tu sais très bien, au contraire où tu vas coucher et surtout avec qui... dévergondée !

- Mais je vous assure...

- Tais-toi, t'ai-je dit ! Tu ne fais que te retarder et me faire perdre mon temps. J'attends ! »

Jane sent les larmes lui monter aux yeux. Elle ne sait quoi faire. Elle se sent désarmée face à cette gentille petite vieille transformée en redoutable accusatrice. Bien sûr, elle pourrait se lever et s'enfuir, laissant sa tortionnaire pérorer inutilement ; elle pourrait également se lever et la frapper pour lui faire rendre gorge ; elle pourrait également lui dire la vérité. Mais où est la vérité ?

« Je ne comprends pas ce que vous voulez, Madame.

- Ne m'insulte pas, veux-tu ! Tu n'es qu'une petite domestique qui ne vaut pas cent sous. Combien t'a payé le Grand Monsieur pour garder sa marmaille pendant deux mois ?

- Ça ne vous regarde pas.

- Tu as raison, c'est vrai, mais c'était toujours bien assez pour ce que tu as fait. T'envoyer en l'air à deux pas des pauvres petits ! Tu devrais avoir honte ! Tu imagines ce qu'ils ont dû penser ? Même moi, qui suis un peu sourde, je t'entendais glapir depuis mon lit.

- Finissons-en. Vous n'avez pas le droit de me juger. Vous êtes jalouse parce que je suis jeune ?

- Oh non..! Je ne suis pas jalouse... surtout pas jalouse de ce que tu as enduré, ma pauvre petite.

- Enduré ! Vieille folle... vous ne savez même pas de quoi vous parlez ! »

La dame s'est levée d'un bond et une gifle a claqué très fort. Cinq doigts rouges s'impriment sur le hâle du visage. Jane n'a fait aucun geste, des larmes amères sourdent de ses yeux transparents.

« Pleure, ma fille ! Tu as raison, finissons-en. Donne-moi l'adresse et je te fiche la paix. Je ne te demanderai même pas de me reverser ton salaire de misère pour mon temps perdu. »

La vieille dame prend la main de la jeune fille et la presse tendrement.

« Sèche tes beaux yeux. Personne ne mérite de si jolies larmes, et surtout pas... »

Elle sort quelques photos de l'enveloppe et les étale devant Jane ébahie.

« Tout est là... vos ébats... à tous... vos turpitudes... j'ai toujours été fascinée par la souplesse des jeunes gens... et... »

Elle isole une photo et la martèle de son index boursoufflé par l'arthrite.

« ... Et votre meurtre... je ne sais pas ce que vous avez fait du corps, mais il ne doit pas être loin, je suppose. Ce sera aux flics de chercher. Moi, tout ce qui m'intéresse c'est l'adresse où je dois envoyer cette enveloppe. Tu vois, j'ai déjà écrit le nom... il manque une rue et une ville. Les temps sont durs et ma retraite est minuscule. »

La vieille dame ramasse ses photos, les range dans l'enveloppe et saisit un stylo avec difficulté.

« Tiens, écris-la toi-même, mes mains me font trop souffrir. »

La jeune fille a pris le stylo et hésite encore un instant. L'horloge comtoise bat la mesure, tic... tac... tic... tac... Jane

affermit ses doigts et trace deux lignes d'écriture large et gracieuse sous le nom griffonné en lettres imprécises. La vieille dame se saisit de l'enveloppe et la clos en arrachant le rabat avec vigueur.

« Voilà une bonne chose de faite. Je ne te demanderai pas de la poster. Ce n'est pas que je manque de confiance, mais... Allez, fiche le camp, je t'ai assez vue ! »

Jane se lève doucement. Les larmes ont laissé deux sillons de rimmel noir sur ses joues.

« Vous n'avez rien compris, Madame, on s'aimait. Vous savez ce que ça veut dire, aimer ?

- Oui, ma petite fille ! Mais aimer, ce n'est sûrement pas se vautrer dans le stupre comme tu l'as fait. Aimer, c'est bien plus beau que pousser des cris de truie en chaleur en se contorsionnant à tous les vents. »

Jane enfile son blouson de cuir rouge en reculant.

« Vous n'avez rien compris. Nous nous aimons vraiment, et ça, vous ne pourrez pas...

- Crois-moi, après le coup que tu viens de lui faire... ton grand amour...

- Non, toutes vos magouilles n'y changeront rien...

- On verra ça, ma petite... enfin, TU verras ça... »

La jeune fille est déjà à la porte, la main sur la clenche, les yeux baignés de larmes où se mêlent le dégoût et la haine.

« Au fait, ma petite chérie, pourquoi l'avez-vous tué, ce n'était pas bien à trois ?

- Justement, parce que nous nous aimions !

- Ah bon... c'est mieux avec une femme ? »

Jane sèche ses larmes d'un revers de main étalant un peu plus le rimmel sur ses joues.

« Pas avec une femme... avec *Elle* !

- Et qu'a-t-elle de plus ?

- C'est LA Femme »

Jane referme doucement la porte et regarde le ciel gris traversé d'un arc-en-ciel flamboyant. Elle prendra le train demain, il lui reste une nuit pour terminer le travail. *Elle* est tellement exceptionnelle... *Elle* serait trop déçue par sa trahison.

Il y a de la mort-aux-rats dans les combles et le café de la vieille dame est tellement amer et puis, il y a la hache qui pourrait bien resservir.

LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE POUBELLE

PAR RÉMY DE BORES

Il n'y a qu'à moi que ça arrive. Je pars tranquillement en vacances dans un petit coin d'Anjou, entre Loire et coteaux, je repère un hôtel pas trop cloche un peu à l'écart des itinéraires touristiques, un restaurant à la carte alléchante et un petit havre de verdure sur un bras mort du fleuve pour regarder les poissons faire la nique aux pêcheurs. Tout va bien, j'ai même ferré une blondinette, format poche, la jolie trentaine, l'accent mélodieux, avec juste ce qu'il faut de rondeurs pour remplir la main d'un honnête travailleur, des yeux coquins et un sourire plein de promesses.

Et puis boum ! patatras, catastrophe ! Tout s'écroule, plus d'hôtel, plus de verdure, plus de rivière, plus de colline. Plus

de blondine non plus.

Dites-moi, vous ne croyez pas qu'il picole un peu, le grand Barbu, là-haut ?

En plus, me voilà à parler - écrire - tout seul.

Quand je pense que mon toubib voulait que je me repose au calme !

Quand il saura ! C'est fou, ce que c'est calme un cimetière, surtout quand un coteau entier s'est endormi sur un village et ses habitants.

Au fait, et moi ? Quelle vilaine blague, il m'a fait, le vilain créateur maladroit ! Démolisseur, plutôt, parce que sa création, parlons-en !

Plus rien ne tient debout, tout est de guingois, même le beau fleuve majestueux, peint par Léonardo, chanté par Joachim et aimé par Carmet, mon maître es-Bourgueil.

Va falloir faire un sacré ménage s'ils veulent revoir des touristes. Ce qui me navre, c'est que, tant du côté de Montlouis que du Layon, il va se passer du temps avant les prochaines vendanges. J'espère que les caves et caveaux qui bordent la nationale sinueuse ont résisté et que les précieuses bouteilles de blanc liquoreux, de rosé frais et de Cabernet perlé sont toujours en état d'être dégustées.

Je suis quand même venu ici pour ça, en plus de calme et des souriantes Magyares.

À perte de vue, tout semble dévasté. J'imagine que, là-bas, derrière l'horizon, les secours s'organisent ; d'ailleurs, il me semble entendre les sirènes et les taches écarlates, au-delà du regard, ressemblent fort aux camions de pompiers ces vaillants soldats du feu qui, pour une fois, n'auront rien à éteindre, pas même une cigarette puisque je ne fume plus.

Je m'aperçois que ma concision nuit à mon récit. Un petit résumé des épisodes précédents s'impose peut-être.

Il était environ neuf heures du soir, une petite brise venue de l'océan apaisait la soirée après une journée étouffante. Le soleil disparu embrasait les petits nuages dans une symphonie de rouge carminé. J'étais sorti sur la terrasse, en rupture de dessert, pour savourer mon café tranquillement pendant que les autres convives faisaient résonner couteaux et fourchettes contre la faïence bleue. Deux pêcheurs attardés vidaient un fond de blanc en commentant leur journée, peu pressés de retrouver leurs logis où leurs Bobonnes les attendaient en bougonnant. C'était l'heure où les grands fauves vont boire et où l'homme normal aspire à trouver des bras accueillants pour une nuit ou plus. J'aimerais bien savoir ce qu'est devenue ma petite Hongroise aux yeux bleus. Je l'ai perdue de vue en fin d'après-midi. J'espère qu'un des bellâtres du cru ne me l'a pas fauchée. Elle m'a promis de venir se promener avec moi, pour voir les grenouilles. En fait de grenouille, c'est plutôt aux cuisses que je pensais, enfin, aux siennes. Après tout, elle et moi, nous sommes largement majeurs et elle ne semblait pas contre un peu de tendresse au clair de lune. C'est, du moins, ce que ses lèvres m'avaient dit, lors d'un bref, mais succulent baiser. Un petit courant d'air, la porte de l'hôtel vient de s'ouvrir, un parfum délicat taquine mes narines, j'attends encore quelques secondes avant de me retourner, et...

Un bruit, d'abord, puis, le plancher de chêne bouge, les deux tables et les quatre fauteuils de teck se mettent à danser la gigue. Ma tasse tangué sur sa soucoupe. Un grondement sourd qui enfle jusqu'à couvrir tous les autres bruits. Je n'entends plus rien que ce roulement de tambour grave, puissant, palpable, solide. Deux mains s'accrochent à moi, une à mon épaule, l'autre à ma hanche, des doigts fins et blancs s'incrument dans mes chairs. J'ai lâché ma tasse qui

tombe au sol sans que je ne l'entende, une tache sombre vibre entre mes pieds, la tasse et la soucoupe s'éloignent, chacune de son côté. Et puis, un autre bruit vient supplanter le grondement, un bruit de pierre roulant sur la pierre, de bois qui se déchire, de métal qui se tord, et d'autres bruits, organiques, des cris de femmes, des pleurs d'enfants, des hurlements d'hommes...

Je tombe, je roule, je suis dans le plus grand et le plus démoniaque des grands-huits, l'attraction foraine de l'année : « Entrez, entrez ! Mesdames et Messieurs, venez danser avec la mort, frisson garanti et serrez bien vos petites amies ! ». Je tente de résister, de garder la tête froide dans ce maels-tröm de parpaings, bardeaux, tables, chaises, verre pillé et autres, mais je perds la notion du temps, je perds la notion de bas, de haut, de gauche, de droite. Je perds la mémoire, je perds mon souffle, je perds ma vie.

Et c'est le silence...

J'ai mal. Mon corps n'est qu'une seule et unique douleur. Une masse de plusieurs tonnes pèse sur mon dos et deux plaies vives sont ouvertes dans mon épaule droite et dans ma hanche gauche. Je reprends lentement mes esprits.

Mort ? Vivant ? Mourant ? Rien que d'excellentes questions auxquelles je ne peux malheureusement pas répondre. Pas encore !

Je tente de me repérer dans l'espace et après quelques instants d'incertitude, je retrouve la logique. Je suis couché sur le flanc droit. Mon bras est coincé en arrière et je ne peux pas bouger mon corps pour l'extraire. Mon bras gauche est libre, mais mon épaule est bloquée contre une paroi solide que je ne peux identifier. Je peux remuer la tête et je respire. En fait, malgré la nuit, et grâce à la lune, j'ai un peu l'impression de voir le monde sur une petite télé, de

celle que les accros du foot emportent partout, histoire de polluer le monde de leurs hurlements hystériques chaque fois qu'un imbécile en bleu évite un imbécile en rouge.

Un jour gris se lève et je contemple enfin mon univers. Comme je le disais - l'écrivais - plus haut, le Syndicat d'Initiative du Val de Loire va devoir se démener s'il veut revoir des touristes dans ce terrain vague. À perte de vue, je ne distingue que gravats, matériels déglingués et terres malsaines jonchées de détrit. À hauteur de mes yeux, se trouve un trou en forme de terrier, long d'une vingtaine de centimètres et large d'à peine quinze, clos par ce qui semble être un châssis vitré. Il fait frais et je sens un courant d'air qui traverse ma prison. Si ce n'était cette vache crevée qui pèse sur mon dos et ma claustrophobie malade, je trouverais même l'endroit agréable.

Il règne un silence terrifiant dans ma tanière et je suppose que le double vitrage, même étoilé, qui obture la sortie ne doit pas faciliter la communication avec l'extérieur. De toute façon, mon bras n'est ni assez long ni assez mobile pour toquer après le hublot.

Un orage sévit dehors, mais je n'entends ni la pluie ni le tonnerre. J'ai mal partout, particulièrement à la hanche gauche et à l'épaule droite. Je tâte du bout des doigts ces endroits douloureux et j'ai un peu de mal à réaliser ce que je sens. C'est dur, frais, recourbé et suffisamment acéré pour avoir fait couler du sang. Et soudain, je me remémore les derniers instants avant la catastrophe : un froissement de vêtements, une sensation de présence feutrée, un parfum entêtant. Une femme ! Une femme était près de moi et s'est agrippée à moi pendant que le carrousel infernal prenait son élan pour le saut de l'ange. Et ce sont ses doigts qui me déchirent la peau.

« Birgitt ? Birgitt... c'est toi mon petit cœur ? »

Je n'obtiens pour toute réponse qu'un vague vagissement. Je tenterais bien les quelques mots de Hongrois qu'elle m'a appris, mais j'ai peur d'ajouter à la confusion. De toute façon, une blondinette de poche ne peut pas peser aussi lourd dans mon dos.

« Qui êtes-vous ? »

Toujours aucune réponse. Alors, j'essaie de trouver des indices. Les doigts incrustés dans la chair sont robustes mais fins et le parfum que je sens, à présent, n'a rien à voir avec le N° 19 de ma conquête qui donne envie de croquer dans sa peau comme dans un fruit délicieux. On dirait plutôt un truc concocté à la maison, mais pas dans la salle de bain, dans la cuisine, peut-être. J'y trouve de la cannelle, de la vanille, de la coriandre et l'odeur particulière des chewing-gums roses de mon enfance. Ce n'est pas un parfum de femme, mais plutôt de petite-fille, d'adolescente. En matière d'ados dans l'hôtel, il y a pléthore. C'est l'avantage et l'inconvénient de ces pensions de famille à l'écart des grandes routes. Le bubon et le bouton y fleurissent, ça glousse et ça pouffe, ça s'essaye à la séduction. Et le quarantenaire disponible est une proie de choix pour ces apprenties sorcières. Qui est donc la gagnante du concours ? Sûrement pas Élodie, la serveuse maigre comme un clou, qui s'obstine à porter des shorts dans lesquels ses cuisses décharnées flotent désespérément et des corsages découpés bas qu'aucune trace de poitrine ne vient déformer. Alors, la petite rouquine qui ne quitte pas ses parents d'une semelle avec ses rondeurs aguichantes ferait une bonne candidate si, précisément, elle s'émancipait. Et la grande bringue toute en os et en poils sombres qui lit ostensiblement mes romans en attendant que je la remarque ? Non, je ne pense pas ; en

plus, elle sent des aisselles dès le matin. Je continue ma revue de portraits.

C'est vrai que j'ai l'œil professionnel. Observer ses contemporains est essentiel pour pouvoir inventer des personnages qui ressemblent à de vraies gens. La prétendue imagination des écrivains n'est en fait qu'une habileté innée à travestir la vérité, et, malgré le couplet faussement innocent qui sert d'exergue à tous nos écrits, les événements décrits et les personnages ne sont jamais imaginaires. Ils sont tout au plus maquillés et présentés avec un éclairage différent.

J'ai passé en revue toutes les minettes du coin, y compris les plus improbables. J'ai même pensé qu'une mère de famille avait chipé le parfum de sa fille. Et puis, la lumière s'est faite enfin. Comment s'appelle-t-elle au fait ? Bégonia, Pétunia, Magnolia... non... Camélia... C'est ça Camélia, la monumentale Camélia, avec sa carrure de bûcheron canadien, qui me dépasse d'une bonne tête, se teint en blonde avec des produits à deux balles et dissimule ses complexes sous des pantalons quadruple-XL et des t-shirts amples qui s'arrêtent bien au-dessus du nombril, révélant au monde entier une grosse fleur rose - un camélia ? - flottant sur ses bourrelets. C'est à des détails comme ceux-là que l'on mesure la fragilité de la mémoire humaine. J'ai passé en revue toutes les jeunes filles et jeunes femmes un peu consommables et j'ai ignoré la seule vraie cliente. Depuis que je chasse la Magyare, elle ne décolère pas, me jetant des œillades assassines et me suivant comme une ombre. Je dois avouer que, plus par jeu que par véritable envie, je l'ai draguée un soir d'ennui. J'ai trouvé touchant ses appâts démesurés et son acné tenace qui lui dévore le visage et le cou. Et j'ai trouvé sa conversation intéressante pour une gamine de quinze printemps. Elle m'a étonné par sa

connaissance des grands auteurs et son érudition sur mes Maîtres que sont Hemingway, Faulkner et Fitzgerald. Dire que je l'ai draguée est d'ailleurs un peu exagéré pour parler d'un ou deux verres de coca et d'un baiser léger au coin des lèvres, seul endroit intact dans son brasier effervescent.

Le souffle rauque dans mes oreilles est plutôt rassurant, la ravissante dort.

« Eh ! Beauté... ça va ? Tu es entière ? »

Un geignement, un bâillement : Aurore sortant de son sommeil centenaire.

« Ça va Beauté ? Tu es entière ?

- Ça va ! Où sommes-nous ?

- Je n'en sais trop rien. Dans les ruines de l'hôtel, je présume.

- Je ne peux pas bouger !

- Bienvenue au club ! Tu te sens bien, quand même ?

- Oui, je crois. Un peu sonnée, mais je vais bien. »

Je réussis à soulager mon bras droit de quelques millimètres, ce qui permet au sang de chasser l'ankylose. Une fois les fourmis enfuies, j'ai de nouveau quelques sensations de cette main tordue dans mon dos. Des sensations agréables, je dois dire : sous ma paume un matériau doux et souple, tiède et lisse et au bout de mes doigts un tissu soyeux. Ma libido se réveille. Je n'aurais jamais pensé finir ma vie dans les bras d'une jeune fille, avec ma main glissée dans sa culotte.

« Excuse-moi si je suis cavalier, mais c'est indépendant de ma volonté, je te le jure.

- C'est votre main ?

- Je le crains fort, en effet. Je crains également de ne pouvoir la retirer.

- Ça ne me gêne pas vraiment.

Elle pouffe, un rire de gorge avec des roucoulades.

- Quel dommage seulement que vos doigts ne soient pas plus longs. »

Pure jeune fille ! Tu parles... Il n'y en a plus, faut en refaire. Celle-ci me semble bien délurée pour son âge. Mais, ils apprennent quoi, les gosses, à l'école ? On leur donne le Divin Marquis à lire en CM2 ? Je savais qu'il existait des cours d'éducation sexuelle, pas qu'il y avait des travaux dirigés.

« Eh bien, Jeune Demoiselle, en voilà un langage !

- Je vous ai choqué ?

- Honnêtement, il m'en faut plus que ça. Quel âge as-tu ?

- Quinze... la majorité sexuelle... vous pouvez y aller sans risque... ce n'est même pas un délit. »

À nouveau ce rire dérangeant de sous-entendu.

« Je vous jure que je ne porterai pas plainte... Au contraire.

- Cesse de dire des bêtises. Je suis un peu trop vieux pour toi et franchement, je préfère les filles plus mûres avec un peu d'expérience. C'est important l'expérience, ça permet de se laisser aller. C'est plus simple.

- Rassurez-vous, je ne suis pas compliquée. J'ai juste besoin de quelques caresses...

- Stop Jeune Fille ! Je ne veux pas te suivre sur ce terrain glissant. »

Elle soupire. Je ne sais que penser de ce soupir : dépit, dédain, attente sournoise, récupération après une petite escarmouche sans importance. Je ne suis pas contre quelques grivoiseries, au contraire, mais les discussions de cul avec une gamine boutonneuse, merci beaucoup.

Depuis combien de temps sommes-nous enfermés, maintenant ? Difficile d'être précis, le ciel est bas et ma lucarne n'est pas assez vaste pour me permettre des estimations fiables. Il n'y a même pas d'ombre dans ce chantier de

démolition. Où sont donc les pompiers, les pisteurs, les chiens, les toubibs, les gendarmes ? Où sont les secours, bon sang ? Je paye des impôts, j'ai droit à ma protection civile, à mon hélicoptère, à mon labrador, à mon sauveteur.

« Tu pèses une tonne, petite. Tu ne peux pas essayer de te décoller un peu, pour que je puisse respirer mieux et récupérer mon foutu bras.

- Ah c'est délicat ! Non seulement Monsieur ne veut pas me faire la cour, mais en plus il me traite de grosse. Je ne pèse pas une tonne, d'abord, seulement cent cinq kilos pour un mètre quatre-vingt-sept. Le docteur dit que c'est parce que j'ai un gros squelette et une masse musculaire en conséquence. J'ai seulement dix-sept kilos à perdre. Je ne suis pas grosse ! Arrêtez de dire que je suis grosse ! »

Pas de rire ambigu, cette fois, juste de bonnes grosses larmes et de petits sanglots de fillette.

« Arrête de pleurer, Beauté... Je n'ai pas voulu te vexer. C'était juste une façon de parler, je sais bien que tu ne pèses pas une tonne...

- Cent cinq, peut-être même cent quatre, je ne me suis pas pesée ce matin. Et hier soir, j'ai loupé le dessert. Je croyais que...

- Tu croyais quoi ?

- Je croyais que... je croyais que vous alliez retrouver la blonde... Là ! je l'ai dit... »

Cette fois, c'est moi qui ris... qui ris fort, longtemps, un fou rire inextinguible et communicatif qui nous fait oublier un instant ce cercueil ouaté, silencieux, isolé du monde, hors du monde.

« C'est à ce point-là ? Je suis plus important qu'un chariot des desserts ? plus important que les éclairs, la crème renversée, la mousse caramélisée, le clafoutis aux cerises, les

profiteroles et le banana split. Tu me vois flatté par tant d'abnégation. En fait, reconnais-le, c'est la jalousie qui t'a fait oublier les desserts.

- Oui, bon ! On ne va pas en faire tout un plat non plus. C'est que je la surveille, moi, la Polaque...

- Elle n'est pas Polonaise, mais Hongroise.

- Elle est blonde toujours, et mignonne. J'ai toujours voulu être « mignonne ». Mais on n'est pas « mignonne » quand on fait un mètre quatre-vingt-sept, on est seulement... grosse.

- Arrête ta parano. Il y a bien un joueur de basket ou un balèze quelconque dans ton lycée ?

- Dans mon collègue ! En plus, j'ai redoublé ma troisième. Ouais, des grands, il y en a, mais ils préfèrent les petites « mignonnes », personne n'aime les grosses connes d'un mètre quatre-vingt-sept qui pèsent une tonne.

De nouveaux sanglots, de nouvelles larmes qui choient dans mon cou.

« Allons, Beauté, maligne et délurée comme tu es, tu ne vas pas me dire que...

- Et bien non... jamais... une grosse conne d'une tonne, encore pucelle à quinze ans passés.

- Tu as bien le temps de t'inquiéter de ça. être vierge, ce n'est quand même pas une tare. Il y a même des mecs qui te voudraient juste pour ça.

- Et vous ?

- Ne recommence pas. On discute, pas autre chose. Et puis, dans notre position, la gaudriole ne va pas être facile. Si j'étais derrière toi... Stop ! Tu vois ce que tu me fais dire avec tes délires ? »

Encore ce rire rauque qui met les nerfs en pelote.

« Ce n'est pas moi qui ai ma main dans votre pantalon, tout de même.

- Là, tu marques un point. Mais je plaide non coupable. Par contre, en parlant de mains, si tu pouvais retirer tes ongles de ma peau, ça me soulagerait.

- Je ne peux pas, c'est comme si j'étais paralysée. Je vous fais mal ?

- Pas plus que les deux mille sept cents os que j'ai dû me casser, ni mes sept mille trois cent vingt-cinq ecchymoses. Pas plus que les fourmis qui dévorent ma main droite.

- Mon Dieu... Mais alors, elles me dévorent aussi la...

- Fais bien gaffe à ce que tu vas dire ! »

Roucoulement douloureux. J'ai beau savoir que mon érection est surtout due au Cabernet d'hier soir, je sais que ce bruit de gorge n'y est pas étranger.

« Tu es agaçante Beauté... Il devrait y avoir des lois contre les Minettes trop gourmandes qui profitent de la fragilité des hommes. »

Des dents chaudes se referment sur mon cou et un bruit de succion résonne.

« Arrête ! Ce n'est pas loyal ce que tu es en train de faire. Je suis vieux, fatigué, j'ai mal et j'ai une mante religieuse qui me dévore le cou. Au moins, le mâle consomme avant de se faire bouffer.

- Je te l'ai proposé, beau Mâle !

- Ah, on se tutoie, maintenant ?

- J'adore tes oreilles... Tu n'as même pas de poils dedans...

- C'est parce que je m'épile.

- Et tu voudras que je m'épile, moi aussi ? Tu sais, en vrai je suis brune... avec plein de poils...

- Arrête tes gamineries. Parle-moi plutôt de toi, de ta vie, de tes espoirs, de tes attentes...

- C'est bien des questions de mecs. Nous les femmes, nos espoirs, nos attentes, tout ça... c'est juste trouver un homme

et faire des enfants, faire le ménage, la lessive, s'acheter des fringues, se faire belle et servir son seigneur et maître.

- Qu'est-ce qui te prend ? Ça n'existe plus ça... Les femmes veulent un métier, une carrière, le respect, la liberté.

- Et bien, pas moi. Je veux juste aimer et être aimée.

- Qui a bien pu ? ou plutôt qu'est-ce qui a bien pu te rendre comme ça ?

- Un homme... qui m'a refusée... Un homme qui préfère les petites Polaques. Si je veux séduire, il faut bien que je fasse des promesses... comme les hommes politiques quand ils veulent être élus...

- Tu es une drôle de fille !

Un silence lourd de sens s'installe dans notre tombeau. La pluie a cessé et un maigre rayon de soleil éclaire les débris de notre vie.

« Au secours ! On est coincés ! Aidez-nous !

- Au secours ! Aidez-moi ! Cet homme ne veut pas de moi !

- Que tu peux être collante, Beauté ! Si tu attendais au moins que je dispose de mes deux mains...

- Pour me caresser ?

- Non... pour te mettre la fessée de ta vie... et te renvoyer à ton père et à tes études. »

Le rire qui la secoue est à la mesure de ma colère. Ses lèvres se referment sur mon oreille droite et elle murmure :

« Mon père, il y a longtemps qu'il est parti, avec une Polaque ou une traînée de blondasse du même genre et ma mère en crève. Chaque fois que je veux me détendre un peu, je viens chez ma tante, ça me change les idées. Il y a parfois des hommes intéressants qui me payent un coca, discutent avec moi toute une soirée et m'embrassent sur la bouche pour me dire bonsoir.

- Ce n'était pas sur la bouche... enfin, pas vraiment.

- Mais le coeur y était, n'est-ce pas ? C'était amusant de jouer les séducteurs avec une adolescente : « Vous êtes charmante, Mademoiselle. », « J'adore votre parfum, Mademoiselle. » « Vous avez des yeux magnifiques. » Et la grosse conne qui pèse une tonne, elle se dit : « C'est lui, c'est l'homme de ma vie ! ». Et alors, il y a une Polaque qui passe avec ses tresses blondes, ses yeux bleus et ses petits nichons aux vents et la grosse conne d'une tonne se sent trahie. »

Elle pleure à chaudes larmes, la bouche posée sur mon oreille, son souffle parfumé au chewing-gum rose embrasé par le désespoir.

« Excuse-moi ! J'étais sincère au moment où je t'ai dit tout ça. Zut, après tout, tu ne peux pas vouloir un homme et lui en vouloir d'être un homme. Je n'ai pas voulu te séduire, je le jure ! J'ai juste voulu que, pour une soirée, tu te sentes une femme. Je sais bien qu'on ne doit pas jouer avec le coeur des petites-filles fragiles. Je regrette vraiment de t'avoir froissée. Je n'ai jamais voulu te faire de mal. »

La pluie est revenue en force. Un peu d'eau, dévalant de je ne sais où, mouille mes vêtements. Le plus drôle c'est que mon pire cauchemar, c'est justement de finir noyé dans un trou d'où je ne peux sortir.

« Au secours ! Aidez-nous ! Mon amie est trop jeune pour mourir ! Quinze ans, c'est trop jeune !

- Oui, je ne veux pas mourir ! Avant, je veux vivre, je veux baiser et être baisée... ! »

Je ne réponds pas. Je ne veux plus répondre à ses provocations. Je serais trop raisonnable, trop pragmatique. Je semblerais trop comme il faut, alors que je me sens coupable, coupable de l'avoir séduite un soir de spleen, parce qu'elle était la seule créature prête à m'écouter, parce que dans la pénombre, j'en étais arrivé à oublier son âge, ses

épaules de déménageur et ses boutons pour ne plus voir que la pointe de ses seins dressés sous son t-shirt rose orné d'une Princesse de Manga dans un cœur de strass, ses lèvres pulpeuses, son sourire séduisant et sa blondeur plus que suspecte. Allez, j'avoue avoir même pensé, un instant...

« Tu veux que je te raconte ma première fois ? »

Le son de sa voix m'a surpris en pleine introspection et le retour sur un plan scabreux m'inquiète.

« Ben ! Tu m'as dit tout à l'heure que tu es vierge. Il faudrait savoir.

- Justement, c'est pour ça que c'est drôle.

- Vas-y, je ne suis plus à ça près.

- Installe-toi confortablement, je commence.

- C'est beau d'être jeune, vas-y, raconte-moi ta première fois. »

Sa voix se fait chaude, on sent que c'est à la fois un beau souvenir et une défaite cuisante.

« J'avais trouvé un petit ami qui voulait bien... enfin, c'était surtout lui qui voulait. C'était l'année dernière, j'avais encore mes illusions. Pendant quinze jours, il en a parlé. Il connaissait plein de choses, il m'a montré les bouquins de son frère, il m'a raconté comment ce serait, il m'a appris à embrasser avec la langue... même que j'ai failli vomir, la première fois. J'avais confiance parce qu'il était plus grand que moi... enfin, je veux dire plus âgé, parce que pour la taille... il m'arrivait à l'épaule. Il a acheté ce qu'il fallait et puis, un soir, il m'a emmené en boîte. J'ai triché sur mon âge, mais ce n'est pas difficile quand on est une grosse conne d'une tonne. Pendant que les autres dansaient sur la piste, il a posé ses mains partout, sur mes seins, sur mes cuisses, sur mon ventre, sur mes fesses. Parfois, c'était bon, parfois, ça m'agaçait un peu, une fois, il m'a fait mal. La

soirée tirait à sa fin quand il s'est enfin décidé. On est allé dans les toilettes. Au départ, il devait se mettre sur la cuvette et je devais m'asseoir sur lui. Mais finalement, il a voulu faire ça debout. Alors, j'ai enlevé ma culotte, que j'ai gardée serrée dans ma main, et j'ai relevé ma jupe. Il a baissé son jean et c'était exactement comme dans les bouquins de son frère, tout droit, tout dur, dressé vers le haut. Il a ouvert le sachet du préservatif avec les dents et a enfilé l'appareil. Il m'a dit « tourne-toi et pose tes mains sur la porte ». J'ai senti qu'il me prenait par les hanches, un tison ardent s'est glissé entre mes cuisses et puis il a crié. Un soupir que je n'oublierai pas et puis : « Merde, quel con ! ». Il m'a tirée en arrière et est sorti en laissant la porte ouverte avec moi, la jupe relevée et ma culotte à la main. Dans la cuvette, un morceau de plastique froissé laissait échapper un liquide épais. Je n'ai pas remis ma culotte, je n'ai pas tiré la chasse et j'ai demandé à un autre copain de me ramener à la maison. C'était ma première fois. Je suis toujours vierge.

- Tu n'as jamais réessayé ?

- Il faudrait, pour ça, je retrouve un autre imbécile ou un gentil Monsieur comme il faut qui aime la chair fraîche.

- Arrête ta rengaine, Beauté. Je t'ai dit non !

- Je sais, mais ça ne coûte rien d'essayer. J'ai même essayé les filles.

- Tu n'exagères pas un peu, là ?

- Non, je te jure. Juste après l'épisode de la boîte, j'en ai parlé avec Élodie, ma cousine. Elle est mignonne, ma cousine, tu ne trouves pas ?

- Trop maigre. Rien à ronger sur les os.

- Tu n'aimes pas les maigres. Alors, j'ai ma chance. Moi, je peux t'assurer qu'il y a de la viande à croquer.

- Arrête ton délire et finis ton histoire.

Un nouveau rire qui chavire et s'enroule autour de mes tripes.

- Donc, j'en parle avec Élodie qui me dit qu'elle en a terminé avec les bonshommes, que ce sont tous tocards et compagnie, infoutus de faire jouir les femmes. Alors, on est montées dans notre chambre et elle m'a expliqué où était le bouton de rose et comment il fallait le presser pour se faire plaisir. Elle m'a aussi expliqué que c'était bien de le faire toute seule, mais que c'était encore mieux quand... Là, elle s'est arrêtée, a regardé longuement la porte et a mis un doigt sur ses lèvres. « Je vais te dire un secret, m'a-t-elle murmuré, Maman et Mariette... ». Je n'ai pas vraiment compris, à ce moment-là, ce que la femme de chambre venait faire dans cette histoire. Elle s'est allongée sur le lit, a baissé son jean sur ses cuisses et a glissé ses deux mains dans son string. Elle a commencé à pousser des petits cris en bougeant ses hanches. Ça a bien duré dix minutes et puis, elle s'est redressée, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, puis elle est retombée inerte sur le dos. Ensuite, elle a voulu que je le fasse. J'ai baissé mon baggy, j'ai mis mes mains dans ma culotte, mais je n'ai pas trouvé le bouton de rose. Alors, ma cousine a mis une seule main avec les miennes, elle a trouvé du premier coup ce fameux bouton. J'ai senti une grande chaleur, j'ai frissonné et j'ai compris que ce que nous faisons était mal. Parce que ça ne pouvait qu'être mauvais, une chose aussi délicieuse. J'ai sauté du lit et plus jamais je n'ai regardé ma cousine de la même façon. »

Cette fois, la bougresse a réussi à me troubler. Autant son histoire pitoyable des chiottes du samedi soir m'avait plutôt fait sourire, autant, cette découverte de l'interdit engendré par le plaisir fait remonter ma tension d'un cran.

La nature humaine reprend le dessus. Ma vessie est mainte-

nant trop douloureuse. Je sais qu'il est incongru de demander où sont les toilettes pendant une conversation aussi brûlante que philosophique, mais il va falloir régler ce problème organique. Comment fait-on pour expliquer ça une jeune fille ?

« Beauté, tu vas m'excuser, mais le Cabernet d'hier soir me fait terriblement souffrir. Je sais bien que...

- Tu as raison, moi aussi j'ai envie de faire pipi...

- Toi, tu ne t'embarrasses pas des convenances.

- C'est pour tous ceux qui en ont de trop ! »

Alors, nous avons profité, l'un et l'autre, qu'un filet d'eau balayait notre tombeau pour soulager nos vessies, dans un silence pesant.

« Maintenant, c'est à toi. Tu me dois au moins une histoire.

- Je ne suis pas sûr que mes histoires soient aussi passionnantes que les tiennes.

- Tu rigoles... un romancier... qui n'aurait pas d'histoires.

- Ah ! Tu veux parler de ce genre d'histoires !

- Que nenni, Monsieur le Fat, Monsieur le Pontifiant, tu me dois une histoire qui me satisfasse.

- Mazette ! Tu as fait de gros progrès en Français !

- Normal, à force de fricoter avec un écrivain. Je veux ton histoire.

- Bof ! Il suffit de lire n'importe quelle revue littéraire pour en savoir plus que moi.

Un bruit de gorge et des lèvres câlines qui s'approchent de mon cou, déposent un baiser et murmurent :

« Je veux ton histoire, ta seule vraie histoire.

- Je crains de comprendre !

- L'histoire qui a marqué ta vie : ta première fois. »

Nouveau baiser délicat que j'aimerais lui rendre tant il me bouleverse.

« Sommes-nous devenus à ce point intimes ?

- Un peu, mon Bonhomme, au point que maintenant, je veux voir tes tripes et ton cœur.

- Et toi, Beauté, il est où, ton cœur ?

- Dans tes mains... pour la vie... tu peux même le briser, maintenant... je mourrai heureuse.

- Ne dis jamais de choses aussi définitives, mon Ange, l'amour éternel, c'est dans les romans de gare, quatre couples sur cinq divorcent.

- Pas les couples qui ont partagé le danger, pas ceux qui se sont raconté leur première fois... Pas ceux qui se sont pissés dessus... »

Nouvelle rigolade, celle qui vide la tête et transforme un sépulcre en dernier salon où l'on cause. Une boule d'angoisse naît dans ma gorge. Elle a raison la petite, la première fois, c'est l'Histoire de notre vie, avec un H majuscule, l'histoire que je n'ai jamais racontée à personne, que je ne me suis jamais racontée à moi-même. Une histoire que je vais livrer à ce qui restera peut-être ma seconde première fois.

« C'était au printemps, non, avant le Printemps, le 9 mars, le jour de la Sainte Françoise. Et ça ne tombait pas trop mal puisqu'elle s'appelait Francine. Nous étions vierges tous les deux. Et pourtant, nous n'étions pas tout jeune, ni l'un ni l'autre parce qu'en ce temps-là, la hantise des filles, c'était de tomber enceinte. Alors, nous avons attendu que ma fiancée soit majeure pour aller consulter un gynécologue et obtenir la pilule...

- Il n'y avait pas de capotes ?

- Si sûrement, mais c'était réservé aux voyous et aux filles de mauvaise vie. Aucun jeune homme respectable n'aurait osé affronter le regard scrutateur du pharmacien ou pire de la pharmacienne. Mon amie avait atteint sa majorité fin

février et prenait la pilule depuis le 2 mars. Mais, on ne saura jamais pourquoi, on avait décidé qu'il fallait une semaine de traitement pour que ce soit totalement efficace. Cette semaine n'avait pas été vaine, puisqu'elle avait été consacrée à l'étude. Nous aussi, nous avons consulté des livres, mais pas les mêmes que ton copain, des livres sérieux que j'avais pris à la bibliothèque. Des livres avec des explications scientifiques, des dessins en coupe, de profil, vu du haut... le cheminement du spermatozoïde, l'ovule et tout ça. Il y avait aussi d'autres livres sur les points sensibles, les zones érogènes. Rien n'était vraiment écrit sur le plaisir, mais tout était lisible en filigrane. Chaque soir, j'écrivais à ma fiancée les résultats de mes recherches.

- Vous vous écriviez tous les jours ?

- Ben oui, elle était loin et il n'y avait pas de portable.

- Et elle te répondait ?

- Tous les jours, à chacune de mes lettres.

- C'est pour ça que tu es devenu écrivain ?

- Je l'étais déjà, pour les journaux d'étudiants. »

Elle dépose un nouveau baiser léger dans mon cou.

« Arrête, Beauté, ou je me tais !

- Ah ! Je ne suis plus ton Ange ?

- Tu es surtout une belle emmerdeuse !

- Au moins, je suis belle...

Nouveau baiser sonore suivi du rire irréel.

« Le samedi matin, je suis allé la chercher à la gare. Elle habitait en grande banlieue et je ne la voyais que le week-end.

- Ça devait être dur !

- Il y a des circonstances où l'attente est stimulante.

- Tu parles !

- Tu me laisses raconter ?

- Je suis tout ouïe ! Je suis suspendue à tes lèvres !

- Nous avons pris un taxi pour revenir de la gare. Mes mains, impatientes, volaient sur son corps, mes lèvres couraient partout où la peau était nue. Au moment de payer le chauffeur, ma fiancée était décoiffée, son corsage en désordre et sa jupe froissée. Le vieux en casquette m'a fait un clin d'œil égrillard et je crois même qu'il a sifflé après notre départ.

- Elle était belle ?

- Très belle ! Une petite brume piquante, coiffée court, le teint mat, des grands yeux noisette un peu en amande, des lèvres rouges, un long cou, un corps souple, des petits seins durs comme de la pierre et assez de hanches pour ne pas ressembler à un garçon.

- Tout mon portrait, en somme ! »

Elle plaque un baiser sonore près de mon oreille et murmure :

« Continue, je t'en prie !

- J'habitais en haut d'une tour et sans la présence d'une voisine chargée de provisions, ma première fois se serait sûrement passée dans l'ascenseur. Ma fiancée avait remis un peu d'ordre dans ses vêtements, mais l'échancrure béante de son corsage faisait monter ma température. Je n'ai eu aucun mal à trouver ma clé, ni à ouvrir la porte. Je l'ai poussée vers la chambre et nous nous sommes déshabillés en quelques secondes. Pendant nos longues, mais sages, fiançailles nous nous étions déjà vus nus, ou presque, gardant l'un comme l'autre un ultime vêtement. Je ne dis pas que ma main n'avait pas, en certaines occasions, franchi cette délicate barrière de coton, mais... Cette fois, sa petite culotte avait rejoint ses autres vêtements au pied du lit. J'avais gardé mon slip, un dernier remord ou plus exactement un indice

pour lui signifier qu'elle était la détentrice de l'ultime clef. Nous nous laissâmes une longue heure de caresses et de baisers pour prendre toute la mesure de notre engagement. Ce fut elle qui m'enleva mon dernier vêtement avec une certaine brutalité. Nos corps bougèrent seuls, comme si nos esprits n'avaient plus le contrôle de la situation et soudain, sans l'avoir voulu consciemment, je me retrouvai en elle. Ce fut une sensation étrange de sentir sa chaleur m'envelopper. Nous cessâmes de bouger, collés étroitement, lèvres soudées, des secondes, des heures, des minutes. J'avais vu passer sur son visage un instant de douleur, bref, mais intense et j'attendis de voir son sourire revenir et ses yeux s'illuminer de nouveau. Elle a murmuré « Je t'aime », et m'a extrait d'elle. Après la chaleur intense, j'ai ressenti un froid humide et surtout un manque. J'avais faim d'elle. Alors, j'ai moi aussi murmuré « Je t'aime ». Elle a poussé sur mes hanches et de nouveau je l'ai sentie autour de moi. Nous avons bougé tous les deux pendant des minutes, des secondes, des heures en une union aussi mystique que physique. Je crois que j'ai crié le premier, mais elle m'a accompagné très vite. Ce jour-là, nous avons dû faire l'amour des centaines de fois, nous étions grands, beaux, inépuisables. Nous étions devenus des Dieux. »

Cette évocation m'a encore plus retourné que je ne l'aurais cru. Pendant quelques instants, j'avais humé « Après l'Ondée », j'avais senti le contact de sa peau délicate et sans défauts, le goût de ses lèvres.

« C'était quoi, son parfum ?

- Pourquoi demandes-tu ça ?

- Parce que tu es un homme d'odeurs.

- C'est curieux, comme idée. C'était un vieux parfum de Guerlain, peut-être existe-t-il encore.

- Tu m'aideras à choisir un parfum ?

- J'aime bien ton odeur de pâtisserie. Je trouve qu'elle te va à ravir. Ça donne faim. »

De nouveau, ce rire infernal... et là, je ne peux plus accuser le Cabernet. Elle m'a vraiment donné faim.

« Tu me feras l'amour comme à elle ? »

Je ne peux pas répondre à cette question, pas maintenant, ce ne serait pas honnête. Et pourtant, je le voudrais tant.

Une silhouette approche au loin.

« Au secours ! Aidez-nous ! Nous sommes ici ! On est sauvés, Beauté ! Tu sais, mon Ange, quand on sortira d'ici, nous irons voir ta mère, et... Eh ! Mon petit Cœur, parle-moi ! Dis quelque chose ! »

*

La première chose que j'ai demandée en arrivant à l'hôpital, c'est mon ordinateur. Il faut absolument que je raconte mon - notre - histoire, tant que tout est encore frais dans mon esprit. Je ne la publierai pas, je le lui ai promis. Mais il faut quand même que je garde une trace qui reste fidèle et ne soit pas délayée par les souvenirs.

En sortant du trou, je n'ai pas pu voir ma compagne de détention. Ils l'ont emmenée dans une autre ambulance. J'ai aperçu, du coin de l'œil, la patronne de l'hôtel et la petite Élodie qui pleuraient derrière le cordon de sécurité. Pourquoi restaient-elles là, au lieu de suivre Camélia ? À chaque infirmière, je demande des nouvelles de ma petite chérie, mais elles éludent mes questions, comme si elles étaient inconvenantes, comme s'il était inconvenant qu'un quadragénaire s'intéresse autant à une jeune adolescente.

Mais nos sentiments n'ont rien d'inconvenants, ils sont respectables. Dès que je serai libéré de la coquille qui me maintient les hanches, du harnais qui rigidifie mon bras droit et des poulies qui étirent mes jambes, je retournerai à l'hôtel et j'exigerai l'adresse de la petite. J'irai voir sa mère pour lui expliquer que je ne suis pas un vieux sadique qui profite de la fragilité des jeunes filles, pour lui dire tout l'amour que je porte à sa fille. Je demanderai sa main, nous enfermerons ce manuscrit dans une bouteille et nous irons l'enterrer au milieu des poubelles, dans le tombeau qui a vu naître nos sentiments. Et puis, nous nous aimerons éternellement, comme dans les romans de gare à deux balles.

✱

LES DERNIERS DISPARUS DE L'HÔTEL DU BELVÉDÈRE, ENFIN RETROUVÉS.

Hier soir, un ferrailleur à la recherche de matériaux a fait une terrible découverte : les deux dernières victimes du tremblement de terre qui a déjà coûté la vie à douze personnes et en a blessé gravement quarante-cinq autres. Il semblerait qu'une partie de la terrasse de l'hôtel, avec ses occupants, ait dévalé la colline jusqu'à la décharge cantonale de Bré-en-vignes. C'est ce qui explique pourquoi les secours n'ont pu repérer tout de suite ces gravats parmi les autres dépôts.

On a retiré des décombres un touriste d'une quarantaine d'années, dont l'identité n'a pas été révélée. Souffrant de plusieurs fractures et de nombreuses contusions, il a été conduit à l'hôpital de Tours, où ses jours ne sont plus en danger. La jeune Camélia S. âgée de 15 ans, nièce de l'hôtielière, n'a pas eu cette chance. Mortellement touchée à la tête par des débris de la toiture, elle est morte sur le coup. (*lire page 3*)

La liberté d'Anjou - 17 août

UGLY, HASSLICH & FEIO

PAR RÉMY DE BORES

Francisque Xaudreau est laide ou, pour utiliser un langage plus politiquement correct, elle est dotée d'un physique pas facile. Sa silhouette, qu'elle tente désespérément de dissimuler sous d'amples vêtements de gros tissus sombres, n'est faite que de courbes dispendieuses et de bourrelets mal seyants. Sa démarche est pesante, pachydermique, disent même certains. Ses yeux gris clair sont déformés par des lunettes de myope qui lui dévorent le haut du visage, son front est trop court, sa mâchoire trop longue, ses joues trop larges, son menton trop carré, ses cheveux trop ternes. Sa poitrine trop ample et mal soutenue semble pendre sur sa bedaine. Ses hanches trop généreuses se prolongent de cuisses massives et de fesses gigantesques et ses courtes jambes reposent sur des mollets trop ronds et des chevilles à l'avenant. Lorsqu'on parle de physique difficile c'est juste

un cruel euphémisme.

Francisque Xaudreau : rien que son prénom, inusité depuis que l'on a conduit le Maréchal à l'île de Ré et attribué un peu à la légère par son alcoolique de père, suffirait à complexer n'importe quelle jeune fille, sans compter l'association du prénom et du nom, totalement imprononçable. Elle tente bien de faire croire que ses amis l'appellent Frannie, mais chacun sait qu'elle n'a pas d'amis.

Alors, elle vit dans l'ombre de très jolies filles qui l'utilisent comme faire valoir, tant il est vrai que la beauté, même évidente, n'est que plus assurée face à un laideron. Les amies ou, plus exactement, les filles qu'elle phagocyte, s'appellent Cynthia, Sandra, Mélody, Claudia, Sharon, Éva. Francisque sert le café, tient le miroir, sourit en silence, rit discrètement des bons mots, brosse les vêtements et rattrape les coups.

Elle ne se plaint nullement de sa condition d'esclave et, chaque fois qu'elle se fait jeter par une Kimberley ou une Mélissa, elle se blottit dans l'ombre d'une Sérena ou d'une Myléna. Son état n'a d'ailleurs pas que des inconvénients. Il lui arrive fréquemment de servir de pis-aller à des prétendants éconduits, qu'elle console comme elle peut. Et même si durant la quasi-totalité des caresses ils n'ont en bouche que le nom de leur superbe égérie, c'est Francisque qui profite de leur surplus d'amour inassouvi et rarement avec les plus moches. C'est un peu son bonus pour sa servitude. Et sa vie va du boudoir d'une Émilie à la chambre d'une Lætitia en passant par le lit d'un Kévin et la garçonnière d'un Corentin.

Francisque ne se lasse pas, elle est patiente et garde en permanence un œil et une main ouverte. Et quand un homme, au plus fort de la nuit, lui murmure qu'elle a la peau douce elle est presque heureuse, car cette peau veloutée

et sans tache est son seul capital.

Depuis toujours, Francisque joue. Chaque centime glané ça et là est investi dans le hasard, chaque prime, chaque surplus de salaire, chaque cadeau laissé par un amant de passage est converti en jetons, en ticket à gratter, en tableau de chiffres. Sa vie comme ses amours reposent sur le sort bon ou mauvais. Francisque croit à la chance et chaque présent, chaque petite joie est un don de Dieu. Parce qu'en plus du hasard, Francisque croit en Dieu. Elle ne sait pas exactement lequel, mais elle sait au fond de son cœur qui bat dans sa dispendieuse poitrine, que Dieu existe et que sa main viendra un jour sortir la pauvre égarée de sa fange. Et c'est pour ça qu'elle joue, parce que quelqu'un, un jour, a lancé cet adage : « Aide-toi et le ciel t'aidera ». Francisque a pris cette phrase à la lettre et l'a faite sienne. Aucune machine à sous ne lui est étrangère, aucun jeu de comptoir, aucun système pyramidal, aucune loterie, aucun concours, aucun pari sur quoi que ce soit, ne lui semble inutile. Elle joue à tout, partout et avec n'importe quelle règle. Elle est redoutable au poker, au black jack, au gin, au bridge, au whist, aux dés. Chacun de ses paris est une bouée jetée à la mer qui doit lui permettre d'aller plus loin sur son océan infini de chance et de coups du sort. Elle joue et lit les horoscopes favorables, elle joue et espère, elle joue et gagne. Elle gagne de petites sommes immédiatement réinvesties, de grosses sommes placées plus judicieusement dans des jeux plus matures comme la bourse. Le hasard des amours ancillaires lui a fait connaître des requins de la finance, jeunes mais aux dents acérées. Avec ceux-là, elle a su garder des liens autres que ceux du sommier. De ceux-là elle a su tirer des combines, des tuyaux, des indices, des vertus. Elle

connaît tout des placements offshore, des sociétés écrans, des sponsorings à double détente, des fondations bidons, des magouilles en tout genre pratiquées par des hommes d'affaires peu scrupuleux ou des édiles insoupçonnables. Elle a noté dans son carnet les adresses de banques dans des endroits aussi paradisiaques que Jersey, Caïmans Islands ou La Valette ; des établissements financiers discrets dans le Sentier ou à Gibraltar.

Il n'est rien de plus puissant que l'argent et elle sait que ce pouvoir sera toujours plus fort que la séduction. Et pourtant, son rêve secret est toujours d'être riche et belle à la fois, non pas pour se venger, mais pour connaître à son tour le bonheur d'être suivi par un petit caniche prêt à tout pour ramasser quelques miettes. Alors, elle joue, vendant sa peau douce pour gagner de quoi alimenter son rêve.

Et puis un mercredi soir, après l'annonce guillerette de la Super Cagnotte du Père Noël par une speakerine blonde au décolleté généreux, les sept chiffres cochés sur une des treize grilles hebdomadaires furent énoncés par une voix atonale sur fond de musique d'ascenseur.

« Le 13, le numéro 7, le 11, le 25, le numéro 20, le 47 et comme numéro complémentaire le 40... »

Francisque ne sursauta pas, ne fit aucun éclat, son cœur ne battit pas plus vite qu'à l'accoutumée. Elle se contenta de sourire en comparant les chiffres sur le bordereau avec les boules rouges sur l'écran. À la deuxième lecture, elle eut ce pincement dans le bas-ventre annonciateur, chez elle, des premiers spasmes de la jouissance. Elle pressa ses mains serrées sur le point enflammé et se laissa aller, bouche ouverte, arquée contre le dossier du fauteuil. Le hurlement qui sortit de ce corps comblé était aussi un cri de victoire.

Il lui fallut de longues minutes avant de reprendre pied dans la réalité. Une auréole indéterminée maculait l'assise du fauteuil.

Et la vie de Francisque Xaudreau bascula dans une autre dimension.

Elle attendit sereinement le 2 janvier pour toucher son pactole afin d'éviter une première année d'ISF et envoya bouler la Conseillère financière dépêchée en même temps que le gigantesque chèque. Elle ouvrit un compte dans une banque d'affaire discrète et prépara son plan d'attaque. Elle révisa les mécanismes d'évasion les plus connus, combinant inlassablement les différentes variantes et finalement, opta pour une fondation à tiroir et une mécanique de mécénat avec dation. Elle invita l'un de ses nombreux amants financiers qui ne se fit pas prier pour venir caresser la peau soyeuse de la poule aux œufs d'or. Il lui donna même du plaisir en même temps que d'ultimes renseignements. Et, au matin, ce fut une jouissance encore plus grande pour Francisque lorsqu'elle jeta dehors ce coureur de dot. Le point douloureux de son bas-ventre s'éveilla à la découverte de ce merveilleux pouvoir : celui de faire souffrir.

En quelques mois à peine, sa mirifique fortune disparut, délayée dans les méandres de placements néfastes, de donations calamiteuses et de banques véreuses. Elle invita un autre de ses amants pour s'assurer de son impunité fiscale, invita même, repentante, la Conseillère évincée, trop contente de pouvoir placer ses « Ah ! si vous m'aviez écoutée » et ses « Mais les gens modestes ne sont pas faits pour manier de telles sommes ». Bref, elle fit figure d'idiote, et même d'idiote fauchée.

Et de nouveau, la vie de Francisque Xaudreau bascula.

Avec le peu qu'il lui restait, elle s'offrit un voyage. Avec d'abord une escale rapide à Nassau, dans une officine de change miteuse où elle fut reçue avec les plus grands égards. Des lettres de changes furent rédigées en dollar et en livres sterling, une petite valise discrète fut remplie de billets verts à l'effigie de différents présidents disparus et une courbette, suivie d'un léger baisemain clôtura cette transaction. Le directeur sécha l'encre, admirant l'élégante signature de la cliente sur son épais registre.

Francisque prit un avion et s'envola vers le Brésil. Elle ne passa que quelques jours à Rio, deux jours à Bahia, puis un petit coucou dont la peinture rouge vif dissimulait mal les plaques de rouille l'emporta vers une destination inconnue et l'on ne revit plus jamais Francisque Xaudreau, la pauvre fille laide délaissée par la nature.

Au cœur de l'Amazonie, à quatre-vingts kilomètres au nord de Manaus, se trouve une discrète clinique ultramoderne, accessible seulement par de petits avions ou par hélicoptère. Les quatre bâtiments immaculés abritent les équipements les plus sophistiqués réservés à une élite pas toujours très catholique. On dit que c'est dans ces chambres moelleuses, à l'abri de clôtures inviolables gardées par des anciens mercenaires armés jusqu'aux dents et payés à prix d'or, que se fabriquent les nouvelles identités des ex-barons de la drogue venus en catimini de la Colombie voisine. On dit aussi que des vedettes vieillissantes viennent y faire une cure de jouvence et que quelques hommes influents y retrouvent leurs forces. Les patients n'y sont connus que sous un

prénom et un numéro. L'anonymat y est expressément garanti et le montant de la facture journalière suffisamment dissuasif pour qu'aucun trouble-fête ne s'y invite.

Le Professeur Heindrich officie en Grand Maître et règne sur cet univers aseptisé au milieu de la jungle hostile. Il a reçu Francesca Ugly avec la même indifférence que ses autres patients et l'a inscrite sous la référence Flore 1735. Il n'a rien voulu garder des papiers fournis par la jeune femme, à l'exception d'une lettre de change au porteur, libellée en dollar, tirée sur une banque des Caïmans. Francesca, devenue Flore a remis son passeport, ses certificats médicaux et ses lettres de recommandation dans son sac en croco acheté à Manaus et s'est soumise à un examen médical approfondi. Puis, on l'a conduite à sa chambre spacieuse et protégée du soleil trop vif et des yeux importuns par des baies polarisées. De discrètes infirmières autochtones, parlant un dialecte inconnu, l'ont préparée pour un second examen et confiée au Docteur Galagno, aussi brun que son patron était blond, aussi bouillant que le Professeur était glacial. Il lui enjoignit de se déshabiller avec une certaine délectation et commença une lente palpation des « masses graisseuses », avec une insistance coupable, parfois. Elle se sentit même désirée, à certains moments, tant les doigts s'attardaient plus que de raison en certains points de son anatomie. Elle mit ça sur le compte de sa fiébrilité et voulut oublier l'homme derrière le médecin surtout quand celui-ci examina de très près les aréoles roses ou l'intérieur de ses cuisses. Il mit fin à son calvaire d'une tape sur l'épaule faite du plat de la main et d'un brusque « Rhabillez-vous ! » Elle se sentit coupable d'avoir osé imaginer que le praticien s'était régalé l'œil et les doigts sur ses ampleurs déplorables. Il s'éloigna enfin en la saluant de

la main

« Nous allons enlever tout le surplus »

Elle crut discerner un reproche dans le regard de charbon :

« Mais c'est bien dommage. Vous avez une peau magnifique, nous ferons tout notre possible pour ne pas l'endommager ».

Ce compliment alla directement à son point de souffrance sans passer par le cœur et elle sentit la pointe de ses seins se dresser, consciente que cette réaction involontaire devait déformer sa robe de chambre.

« Vous êtes un charmeur, Docteur.

- Vous êtes charmante, Mademoiselle... (il consulta son agenda)... Mademoiselle Flore... 1735 (il prononçait un, sept, trois, cinq, à l'américaine)... quel joli nom ! »

Francesca sentait son corps brûler, à présent. Il referma enfin la porte après un dernier geste de la main et elle put respirer, maudissant son manque de self-control qui l'avait rendue ridicule.

Il fallut sept semaines de tortures inhumaines pour que Francesca Ugly se métamorphose. Elle garda sa peau douce. Le bouillant docteur veilla à ce que les cicatrices de liposuction soient les plus infimes et cantonnées dans les replis naturels. Il ne toucha pas à l'intérieur des cuisses qu'il avait jugé parfait. Il sculpta les chairs des fesses et des jambes, des épaules et des bras pour en extraire les plus beaux muscles débarrassés de leur gangue de graisse, il affina mollets et chevilles pour mettre en valeur les petits pieds parfaitement cambrés. Il conserva suffisamment de hanches pour magnifier la féminité et façonna une taille fine et ôtant les premières côtes flottantes. Il s'attaqua ensuite à la poitrine, se contentant d'enlever les masses qui déséquilibraient la

délicate architecture. Il prit tout particulièrement soin des fragiles aréoles roses, veillant à ne pas léser les nerfs érectiles. Il laissa volontairement un peu de convexité au ventre pour mettre en valeur un nombril qu'il trouvait hautement esthétique.

Ce fut ensuite le professeur aux yeux de marbre qui prit le relais à l'aide de scies, de pinces, de râpes, de ciseaux et de souffrance. Il rehaussa les pommettes, étrécit la mâchoire, déplanta les cheveux du front, amincit le nez, redressa les dents et affina le visage en rabotant les maxillaires.

L'ophtalmologue corrigea miraculeusement sa myopie à l'aide du laser.

L'esthéticienne guarani soigna ses cheveux jusqu'à faire ressortir tout le potentiel de sa toison d'or sombre.

Vint ensuite une longue période de doute, lors de la lente cicatrisation. Doute, surtout pour la patiente, parce que les praticiens étaient déjà passés à d'autres clients, d'autres corps à façonner.

Francesca regretta que le bouillant Docteur ne soit pas resté plus proche d'elle. Elle regretta surtout les doigts délicats qui l'avaient fait vibrer tant de fois au cours d'auscultations parfois superflues dont elle ressortait tendue au point de réclamer à ses mains la délivrance. Il lui suffisait alors de fermer les yeux, retenir sa respiration et imaginer que les doigts qui lissaient sa peau n'étaient pas les siens. Elle retenait ensuite ses cris aussi longtemps que possible.

Onze semaines après son arrivée dans le petit avion rouge, c'est une tout autre jeune femme, au physique et à la plastique tout à fait irréprochable qui s'assit avec grâce dans un

hélicoptère en direction de Manaus. Le pilote prit beaucoup de temps pour refermer la porte et lui expliquer comment boucler sa ceinture et enfiler son casque. Le sourire neuf, quoiqu'un peu douloureux, fût un cadeau, le premier qu'elle fit à un homme après son calvaire métamorphique. Francesca Ugly prit son envol au propre et au figuré en saluant de la main les minuscules infirmières réunies sur le perron. Elle ne vit ni le professeur, ni le docteur qui ne se souvenait peut-être plus d'elle. Elle prit le parti de les oublier également et se tourna vers le pilote qui souriait de toutes ses dents.

« Ce doit être merveilleux de voler comme un oiseau.

- Si vous voulez, je peux vous apprendre, Senhora.

- Malheureusement, je n'ai pas le temps. Je suis sûre que vous êtes un merveilleux professeur.

- Revenez quand vous voudrez, je m'appelle Joao.

- Moi, c'est Flore.

- Je le savais, Senhora, vous sentez bon, comme une fleur. »

Francesca sentit son cœur s'affoler devant tant de gentillesse et craignit un instant de ne pouvoir se contrôler et de sombrer dans le ridicule comme sous les doigts du chirurgien.

« Vous êtes gentil Joao et je suis sûre que votre petite amie est très heureuse »

Manaus, la cité incongrue au milieu de nulle part se profilait au loin et la radio grésillait. Joao était déjà trop affairé. Il n'y eut pas de réponse à l'assertion de la jeune femme. Elle remercia Joao d'un sourire et d'un généreux pourboire qu'il refusa gentiment.

« Ce fut un bonheur de vous emporter, Senhora »

Alors, elle le récompensa d'un baiser léger au coin de la bouche, qui faillit la faire hurler tant la douleur fut vive.

Elle s'éloigna, tirant sa valise sur le tarmac sous les yeux émerveillés du pilote.

Entre l'avenue Georges V et la rue Magellan se trouve la plus tranquille des rues de Paris. À un saut de puce des Champs-Élysées, elle abrite trois hôtels particuliers en pierre de taille, aux portes cochères hermétiquement closes. C'est dans l'un d'eux que se trouve l'établissement le plus discret de la capitale. Derrière son portail au fond d'une cour pavée éclairée de lustres art nouveau, s'élève un immeuble de cinq étages cosu et percé de larges fenêtres jalousement protégées par des flots de mousseline et des parements de velours grenat. À mi-chemin entre le palace et la pension de famille, ses douze suites comptent parmi les plus luxueuses du monde, mais c'est par-dessus tout la discrétion qui est le maître mot en ces lieux. Il n'y a ni enseigne ni étoiles sur Perron gardé par un portier et deux chasseurs en livrée rouge. Franchir la porte de la rue ne se fait qu'avec la limousine privée de l'établissement que deux chauffeurs se partagent jour et nuit. Le droit d'être salué par le cerbère se paie très cher et celui de s'incliner devant la gérante encore plus. Cet endroit n'a pas de nom. Quand deux personnalités importantes se téléphonent, elles disent simplement : « On se verra à la Maison » ou « Retrouvons-nous chez Flore ».

Toute précision supplémentaire serait incongrue. Il est rare qu'une suite reste disponible plus d'une journée, à l'exception de la N° 4, qui est officiellement libre en permanence. La rumeur veut qu'une porte s'ouvre discrètement sur l'escalier de service et qu'au second sous-sol une grille de fer donne sur un autre escalier qui conduirait, à condition de disposer d'une clef sur un couloir conduisant à un autre

palace, beaucoup plus connu, aux entrées beaucoup trop surveillées. Mais tout ceci n'est bien entendu qu'une supposition de journalistes en mal de copie. Le fait est que cette suite, une des plus vaste paraît-il, est perpétuellement en rénovation. Deux autres appartements sont, par contre, louées à l'année par de mystérieux mécènes et abritent deux jeunes femmes charmantes, mais solitaires, qui visitent Paris et dépensent sans compter dans les boutiques voisines. Le fait que ces deux suites soient situées au-dessus de la pièce en rénovation, ne signifiant pas qu'une porte dérobée similaire, donnant sur le même escalier, y soit percée.

L'immeuble appartient à un consortium panaméen nommé Ugly, Hasslich & Feio, dont le siège européen est situé à Monaco. Sur le registre du commerce, l'établissement est répertorié comme Maison de Repos et un certain Docteur Francesco Galagno, citoyen équatorien régulièrement introduit sur le sol français est déclaré surveiller les douze patients. Deux inspecteurs de la DDASS viennent régulièrement inspecter la cour de l'établissement où ils sont reçus avec courtoisie. Il ne semble pas qu'ils soient jamais allés plus loin.

Mademoiselle Flore Feio, une femme à la beauté irréaliste, la trentaine flamboyante, règne sans partage sur la Maison. Tout le personnel est masculin, à l'exception de deux femmes de charges qui ne parlent qu'un curieux dialecte d'Amérique Centrale. Les chefs de rang, sommeliers, serveurs, barmen, valets, chauffeurs ou portiers semblent tous fondus dans le même moule, entre trente et quarante ans, athlétiques, souriants et surtout très discrets. Ils se partagent un vaste immeuble du XV^e arrondissement, s'arrangeant entre eux et vivant à l'écart du monde, comme une sorte d'aristocratie de la servitude. Certaines rumeurs ont

prétendu qu'un des leurs avait, un jour, succombé aux promesses d'un journaliste et qu'un regrettable accident lui avait coûté la vie. Ces mêmes sources prétendaient que la sœur éplorée avait touché une grosse somme d'argent pour enterrer décemment son parent. Mais peut-on se fier aux journalistes, de nos jours.

Chaque matin, Flore, en robe de chambre immaculée bordée d'hermine, aux échantures indiscretes, vient saluer ses hôtes pendant le petit-déjeuner, les cheveux artistiquement ébouriffés, mais le visage parfaitement lisse et maquillé sobrement, un peu comme la maîtresse de maison surprise au réveil par des amis ayant prolongé la fête dans son salon. Elle a un mot courtois pour chacun et le bruit des couverts cesse pendant toute la durée de la visite. Ce silence admiratif se prolonge encore quelques instants après son départ.

Une fois par an, entre mars et mai, mais toujours moins d'un mois, Mademoiselle Feio s'éclipse. Elle est remplacée par un petit homme, mat de peau, parlant un français parfait entaché de quelques étourderies cocasses et agrémenté d'un accent rocailleux. Il dirige l'établissement avec le même sérieux et la même rigueur que la gérante habituelle, mais sans apporter cette grâce irréaliste qui caractérise la Maison. Quatre semaines, jour pour jour, après son départ, la belle souveraine revient, souriante et détendue et peut-être encore plus resplendissante qu'avant son départ. Puis, sans un commentaire sur les raisons de son absence ni sur son lieu de villégiature, elle reprend sa place, sereine et efficace, gracieuse et souriante, dans ses tenues raffinées magnifiant sa brûlante féminité.

C'est au cours d'un mois de septembre à l'accent estival

qu'arriva Berthe Hasslich. Flore la présenta comme une cousine éloignée, venue de sa lointaine province pour trouver du travail dans la capitale. Chaque hôte de la Maison trouva effectivement la parenté on ne peut plus éloignée tant la nouvelle venue différait de la gérante. Jamais pareil laideron n'avait franchi la porte cochère, ni pénétré dans l'atmosphère feutrée. Un peu trop enveloppée, les hanches potelées, le visage disgracieux, la bouche tordue, les paupières tombantes, les cheveux filasse raides et ternes, une légère claudication, des dents jaunes et irrégulières. On la surnomma, en secret, Quasimoda et tous cherchèrent à l'éviter. Car, malgré son air peu engageant, la cousine était volubile et envahissante, jetant son dévolu sur tout un chacun, parlant d'égal à égal avec les plus grands, ne connaissant aucune retenue. Un vent de panique balaya l'établissement et quelques reproches discrets parvinrent aux oreilles de la belle hôtesse qui se contenta de rire et rassura sa clientèle en leur promettant le départ rapide de sa parente. Elle disparut d'ailleurs, aussi abruptement qu'elle était venue, cédant la place à Herminette Hasslich, sœur de la précédente et presque aussi laide, mais au comportement plus réservé. Quasimoda II prit sa place tout en finesse, séduisant par la seule force de sa gentillesse, qui faisait presque oublier son physique ingrat. Efficace et discrète, elle finit, non seulement par se faire accepter, mais au fil de temps, par devenir tout aussi indispensable que sa sublime patronne.

Flore ne se montra nullement jalouse des éloges suscités par sa présumée cousine, bien au contraire, les recueillit avec soin et en fut heureuse. Grâce à un régime draconien et des visites régulières chez un coiffeur visagiste, Quasimoda se transforma en jeune femme qui, sans être belle, devenait

assez agréable pour penser pouvoir séduire. Les hommes commencèrent à chercher sa compagnie plus, il est vrai, pour son érudition et son humour que pour sa plastique. Il y eut désormais deux pôles d'attraction complémentaires à la Maison.

Le soleil se couche sur les Champs-Élysées, inondant l'Arc de Triomphe d'une chaude lumière ambrée. Assises à la terrasse du Fouquet's, Flore et Herminette profitent de la douceur du soir en sirotant leurs cocktails. Les hommes se retournent et sourient en passant près de leur table.

« Jamais personne ne me regardera avec ces yeux-là, soupire la plus jeune.

- Qui sait, c'est peut-être toi qu'ils regardent. »

Herminette hausse les épaules et replonge le nez dans son verre.

« Je ne suis pas idiote, non plus. Malgré tous mes efforts et les fortunes que je laisse à Luigi, je ne serai jamais à votre hauteur, Mademoiselle. Alors, ne vous moquez pas, je vous en prie ».

Flore tend la main vers sa compagne et frôle du bout des doigts le bras nu de la jeune femme de l'épaule jusqu'au coude. Herminette se raidit.

« N'aie crainte... je préfère les hommes... mais j'apprécie ta jolie peau. C'est un atout pour une femme, son seul atout parfois »

Elle caresse encore une fois l'épaule dorée par le soleil mourant.

« Une jolie peau, une solide culture, le sens de l'humour, le sens de la communication, la sérénité. La beauté est tellement éphémère. Tu n'as rien à m'envier.

- Un prénom ridicule, une bouche de travers, de la graisse

plein le pantalon, des fesses énormes et des seins minuscules. Vous avez raison, je n'ai aucune raison de me plaindre... ma sœur boitait, en plus.

- Ta sœur était surtout très bête. »

Elles restent un instant silencieuses, contemplant les touristes qui arpentent le trottoir à grandes enjambées.

« Excusez-moi, Mademoiselle, je sais tout ce que vous avez fait pour moi, mais je resterai toujours le vilain petit canard. »

Flore sort de son portefeuille une photo écornée représentant une adolescente à l'âge incertain sanglée dans un maillot de bain trop petit pour retenir toute la chair qui déborde de toute part. Elle se tient un peu voûtée, ses énormes lunettes reflétant le ciel festonné de nuages et un sourire de circonstance est gravé sur son visage ingrat.

Herminette saisit le document et le retourne machinalement.

« Francisque à Royan – juillet 1982 »

Elle contemple l'image, comme pour y trouver un indice.

« Qui est-ce ? »

Flore reste silencieuse un long moment, les yeux fixés sur l'image vieillie.

« Personne... juste une petite fille très laide qui voulait devenir comme moi »

Elle extrait un stylo en or de son sac et écrit une adresse suivie d'une série de chiffre sous la légende, puis pousse la photo vers la jeune fille.

Herminette lit l'adresse à haute voix, lentement, comme pour s'en imprégner.

« Où est-ce ?

- Très loin... très très loin. Il te faudra d'abord mesurer cette distance avant de décider en combien de temps tu pourras

la franchir. Bien entendu, seulement si tu décides de sauter le pas. Je t'offre cette possibilité, je ne t'impose rien, au contraire. Si tu pouvais décider de rester à ta place, j'en serais infiniment heureuse. »

Herminette semble s'illuminer soudain.

« C'était vous, n'est-ce pas... avant...

- Oui, ma Chérie, c'était moi, il y a très longtemps. Et dis-toi que le changement n'est pas seulement physique, il transcende totalement ton être. Ton aspect est ta personnalité. Changer, ce n'est pas seulement se faire refaire la bouche, les seins et les fesses, changer, c'est aussi abandonner sa façon d'être, sa façon de penser, sa façon d'être perçue par les autres. On n'en sort jamais indemne. Changer c'est jouer la comédie à tout le monde et surtout à soi-même. »

Flore plaque la main manucurée de la jeune fille sur la photo et approche son visage, assez près pour sentir son souffle parfumé au daïquiri.

« Garde cette photo, je n'en ai plus besoin, maintenant. J'ai achevé ma métamorphose. J'ai oublié cette chrysalide jusqu'à croire que j'ai toujours été papillon. »

Elle s'approche encore plus, leurs fronts se touchent et leurs haleines se confondent.

« Si un jour tu décides de devenir papillon à ton tour, va à cette adresse et donne le code. C'est très long et très douloureux et ça t'apporte juste le droit d'être regardée par les hommes à la terrasse des cafés... mais pas le bonheur. »

Elle se lève, lissant sa courte jupe sur ses longues cuisses et rattrapant du bout du doigt une bretelle volage.

« Je te laisse la boutique, ma petite Chérie. Je sais qui je suis, à présent, alors je m'en vais

- Mais où allez-vous ?

- Ailleurs, faire ce que font tous les papillons du monde :

voler librement, profiter de la vie, faire l'amour et faire des enfants pour que la race des papillons se perpétue »

Elle dépose un chaste baiser de mère sur les lèvres d'Herminette, quitte la table, abandonnant un généreux pourboire, une volumineuse enveloppe scellée de rouge et son assistante interloquée, puis s'éloigne sous le regard admirateur de tous les mâles présents vers la station de taxi.

L'avion se pose sous des bourrasques chaudes. En bout de piste un hélicoptère chahuté par le vent fait tourner son rotor et s'approche en rase-mottes. L'élégante jeune femme, sanglée dans un imperméable rouge, ses cheveux sombres dégouttant de pluie court vers l'insecte bourdonnant.

« Bonjour, Senhora, bienvenue chez vous

- Bonjour Joao, ne m'appelle plus jamais Senhora. Je suis venue pour apprendre à voler »

La pluie cesse aussi brusquement qu'elle a commencé et le soleil amazonien se lève pour sécher ses larmes.

« Avec grand plaisir, Flore. »

Cette fois le baiser n'est pas douloureux, il ne le sera jamais plus.

LE NOMBRIL ET LES DEUX OREILLES

PAR RÉMY DE BORES

Le jeune soleil marque de rose les bergères et les princes du ciel de lit. Dans la charmille vert tendre bordant la fenêtre à meneaux, les premiers oiseaux s'affairent bruyamment. Les collines, baignées de sang, ondulent sous la brise de sud-ouest qui apporte avec elle des relents de varech et le cri des mouettes. Toute la minuscule chambre semble baigner dans une aurore enchanteresse, faisant miroiter les montants du lit, la bassinoire et même l'adorable angelot joufflu du bouton de porte. Chaque surface s'orne de riches ors et d'oranges flamboyants. Les interstices de plâtre entre les poutres de bois bis semblent de pêche. Sandre s'est assis pour mieux apprécier la quiétude et la richesse de ce premier matin. Sous le drap chiffonné, Aurélyne disparaît tout entière, à l'exception d'une unique

oreille pâle, îlot de chair crémeuse au milieu d'une mer de poix sombre où la lumière ajoute des reflets de cuivre et d'acajou. Sandre contemple cette oreille avec l'envie inextinguible d'y porter les dents, non pas pour la meurtrir, mais juste pour apprécier, une fois encore la texture délicieuse du fin cartilage et du lobe charnu.

✱

C'est en partie pour cette oreille, pour la longue et souple chevelure de jais et pour une mince bande ondoyante de chair blanche, qu'il a abordé la jeune femme dans le bar-dancing enfumé près du port. Elle tournait seule sur la piste déserte au son d'un DJ mal inspiré tirant des mélodies hors d'âge d'une antique platine et de baffles de fête foraine. L'air était épais, fait de cigarettes, de friture, de parfums bon marché et de l'odeur écœurante montant des chalutiers. Un brouhaha rivalisait avec la musique et les entrechoquements de verres. La bière délavée et le rosé frappé coulaient à flots. Plus personne n'écoutait, plus personne ne dansait, sauf cette fille chaloupant dans son habit de lumière, un véritable costume de scène. Un chemisier immaculé, brodé de sequins brillants et de perles scintillantes, décolleté au-delà de toute pudeur, coupé net dix centimètres au-dessus du nombril ; une jupe étroite de cuir rouge, à la taille basse soulignée d'une ceinture aussi richement ornée que le corsage, et aussi courte que la décence le permettait ; des bas blancs irisés, soutenus par des jarretelles de soie que l'on distinguait de loin en loin, au gré des ondulations ; des souliers du même rouge que la jupe, aux talons démesurés faits d'une matière réfléchissante. Petite, toute en courbes et rondeurs, perchée sur des jambes allongées par la démesure des escarpins et l'exiguïté de la jupe, elle aurait dû être l'at-

traction de ce lieu, pourtant, elle tournait, solitaire, comme oubliée, ses hanches ondulant en rythme dans l'indifférence générale.

Sandre l'avait observée longuement, appréciant le galbe de la jambe, la tournure de la cuisse, la rondeur de la fesse, la fluidité de la hanche, le volume du sein, la douceur du visage extatique aux yeux clos. Cette fille ne dansait pas seule, elle dansait avec elle-même, elle dansait pour elle-même. Il chercha à lui donner un âge en observant ses traits lisses et réguliers. De discrètes pattes d'oie naissaient près de l'œil, mais peut-être étaient-elles dues à une nature enjouée, puisqu'aucun pli en marquait son front ni son cou. Et pourtant, elle semblait plus vieille que ne le laissait paraître son corps aux rondeurs juvéniles, ses joues pleines et une minuscule trace d'acné près de sa tempe droite. Entre quinze et trente ans, décréta-t-il, ce qui laissait une marge confortable : quinze ans pour le frisson, trente pour la raison.

Le maquillage aussi clinquant que ses vêtements se limitait aux yeux et à la bouche, débauche de bleu, de brun, de noir, d'écarlate et de paillettes. Un léger voile de poudre métallisée, destinée à capter la lumière, décorait sa peau de la racine des cheveux jusqu'au creux des seins, un peu plus marqué sur les pommettes hautes et saillantes, presque asiatiques.

Son regard vacillait parfois, une moue enfantine traversait son visage, ses lèvres s'ouvraient comme pour un cri, balbutiaient une prière muette, se scellaient à nouveau pendant que les paupières d'azur recouvraient celui de ses yeux.

Sandre était fasciné, par le corps, bien sûr, mais surtout par la bande de chair dénudée et l'oreille pointant au travers de la chevelure lorsque le corps penchait à droite ou révélée par le mouvement opposé. L'oreille gauche, uniquement la

gauche dans son intégrale nudité, parce que la droite était gâchée par une boucle d'améthyste démesurée. Il essaya de se persuader, qu'une fois la parure enlevée, cette oreille serait aussi belle et désirable que sa jumelle, mais la vision même du bijou enchâssé dans la chair tendre avait terni la vision. Cette fille n'aurait jamais, pour lui, qu'une seule oreille de même qu'elle n'avait qu'un seul nombril, centre magnifié d'un ventre magnifique. Deux pièces de toute beauté, dérivant à l'opposé l'une de l'autre et pourtant indissociables et par-dessus tout indispensables à la fragile incertitude de ce moment d'extase.

Il se demandait comment l'aborder sans risquer de gâcher cette impression de grâce et de légèreté. Il appréhendait surtout le son de sa voix qui risquait de mettre fin au rêve. Il l'imaginait tenue, effacée avec une variance des aigus suivie de raucité dans les graves, entre Ava Gardner et Marlène Dietrich. À moins que ce ne soit le pépiement innocent d'une Brigitte ou d'une Marilyn. Peut-être avec un léger accent de gorge à la Birkin. Il misa beaucoup sur les premiers mots qu'il entendrait sortir de cette bouche écarlate.

L'aborderait-il à la Gabin ?

« T'as d'beaux yeux, tu sais ! »

en espérant qu'elle connaîtrait la réplique suivante.

À la hussarde ?

« Tu me plais, Beauté... On va chez toi ou chez moi ? »

En gentleman ?

« Vous êtes ravissante, Mademoiselle. M'accorderez-vous cette danse ? »

En connaisseur ?

« Vous dansez divinement, Mademoiselle. »

Ou ringard :

« Vous venez souvent, ici ? Vous habitez chez vos parents ? Vous marinez chez vos harengs ? »

Non, elle valait bien mieux que toutes ces fadaises, son oreille et son nombril méritaient plus que ces entrées en matière éculées.

Il pensa lui offrir de champagne, mais l'établissement ne permettait pas d'espérer mieux qu'un Crémant méthode champenoise tiède, servi dans un verre à pied. Une idée magique germa. Il espéra que la maison disposait au moins d'un fond de vodka, de quelques larmes de curaçao et d'un citron en bon état. Le barman le regarda curieusement, mais accéda à ses désirs en remplissant deux verres à cocktail d'un miracle liquide exactement de la bonne couleur.

« À vos yeux, Mademoiselle, puissent-ils briller aussi longtemps que le soleil. »

Elle continua un instant d'onduler sur la voix de Barry White, surprise, puis saisit le verre d'une main mal assurée. Elle leva les yeux vers son interlocuteur, porta le verre à ses lèvres mais ne but pas.

« Merci, Monsieur, mais je suis plus chère que ça. »

La voix était parfaite, suave, unie sans note discordante, alliant l'alto et le soprano à merveille.

Sandre resta quelques secondes interdit, son verre en équilibre entre épaule et bouche.

« Je ne comprends pas ! »

Une voix avinée et railleuse jaillit des premiers rangs :

« 20 pour la pipe et 60 pour la baise ! »

Plus que le propos ordurier, ce fut la surprise d'avoir été observé pendant ses pitoyables approches, qui choqua Sandre.

« Et oui, Mylord, je n'suis qu'une fille du port, une ombre de la rue... »

Sandre hésita une seconde avant de choisir une position moins humiliante.

« À votre beauté et à la réussite de votre commerce, Mademoiselle. Seriez-vous libre pour la soirée ?

- Vous pouvez m'appeler Aurélyne ou comme bon vous semblera. Pour la soirée, ce sera 100, la nuit 200 ; la maison ne fait pas crédit et on paye d'avance. »

Sandre compta quatre billets bistre, réfléchit un bref instant, puis en ajouta un cinquième.

Elle enfourna l'argent dans un repli de sa ceinture.

« La maison fournit les préservatifs. »

Ce fut une sorte d'oraison concluant l'affaire.

Sandre porta un toast muet à sa nouvelle compagne et vida son verre d'un trait. La jeune femme l'imita en réprimant un frisson : trop de citron et pas assez de curaçao. Décidément cette boîte ne valait pas tripette.

Il offrit son bras à sa conquête tarifée et ils quittèrent la salle enfumée sous les sifflets de certains consommateurs. Sandre ne résista pas à la tentation de leur brandir un doigt vengeur dans son dos. Sa carrure lui permettait ce genre de fantaisie en toute impunité.

La préposée au vestiaire, insignifiante et rabougrie, chignon et lunettes vissées sur ses oreilles décollées, échangea un jeton de plastique et quelques pièces contre un somptueux manteau d'agneau glacé blanc et un sac assorti de la taille d'une petite valise. Elle s'excusa du bout des lèvres, et s'éclipsa vers les toilettes pendant que Sandre récupérait son imperméable contre un autre jeton.

L'attente dura au point que Sandre soupçonna la fille de s'être envolée avec son argent et ses espérances par une sortie de secours. Elle réapparut quand même, avec un maquillage plus discret, des bas couleur chair et des escarpins plus

modestes. Elle avait dissimulé en partie son trop généreux décolleté sous une écharpe de soie sauvage, mais sa robe était toujours aussi courte.

« Vous êtes parfaite, ma Chère.

- Merci, Monsieur, vous êtes parfait également. »

Il n'y avait ni raillerie ni flagornerie dans cette réplique, il en aurait juré.

Il lui tendit le bras et ils franchirent la porte vitrée, laissant derrière eux le brouhaha et la musique devenue inutile. L'air nocturne était un peu frais et un vent de mer apportait une humidité inopportune. Le port était calme, seul le clapotis de l'eau et le bruit lointain de l'autoroute troublait la quiétude de ce soir d'été. Aurélyne se pressa contre son compagnon pour se réchauffer.

« L'astrolabe est à deux pas. C'est calme, propre et discret. Le patron me connaît bien. »

Sandre apprécia le parfum discret de la fille et le contact soyeux des cheveux contre son épaule.

« Vous valez plus cher que ça, Mademoiselle, ma voiture est au parking »

Aurélyne hésita un instant. Son métier lui avait appris à ne pas juger les hommes sur leur bonne mine. Elle s'était parfois lourdement trompée et les coups reçus de brutes avaient été autant d'expériences aussi douloureuses qu'enrichissantes. Son instinct lui dictait la prudence, mais dans le même temps, elle recevait comme un cadeau inespéré la déférence et la faconde de cet inconnu plein d'égards.

« Je ne monte jamais en voiture avec un inconnu, sauf pour quelques minutes... »

Elle s'interrompit, consciente de gâcher cet instant par des considérations plus que triviales.

« Vous comprenez... Pour les hommes, nous sommes des

proies... Pour quelques billets, nous devenons des esclaves consentantes, pires que des objets. »

Un geste inhabituel mit fin à ses excuses. Elle ressentit le léger baiser sur son front comme une marque de réelle sympathie, de respect et peut-être... Non elle se refusait de penser une seule minute qu'un homme qui a payé une putain ressent autre chose que du mépris.

« Je comprends parfaitement vos réticences, Mademoiselle. Mais, je suis seul dans cette ville, étranger, j'ai juste envie d'un peu de chaleur humaine, d'une présence et... »

Il renouvela le baiser sur le front, aussi léger, aussi délicat, une main chaude à peine posée sur sa nuque. Il se pencha sur son oreille gauche ; elle ressentit le souffle tiède comme une caresse.

« ... Et même si ce doit être une comédie, j'ai besoin d'un peu d'amour. »

Les lèvres empressées se posèrent sur l'oreille tant convoitée et deux incisives se refermèrent une fraction de seconde sur le cartilage, délicatement, sans intention de blesser. La belle frissonna et chercha les lèvres amies plus en remerciement que pour rendre le service pour lequel elle était payée.

La voiture était basse, racée, confortable et anglaise. L'intérieur sentait le bois, le cuir et un parfum masculin. Elle s'installa confortablement, déboutonna son manteau, remonta sa jupe et allongea ses jambes sur le tapis épais. Sandre ne voyait de sa passagère que les jarretelles, le manteau et les morceaux de peau blanche au-dessus des bas et autour de la ceinture. Le décolleté restait interdit à ses yeux, comme pour un jeu pervers.

« Je suis à toi tout entière, comme et quand tu le désireras. »

Il démarra en souplesse

« Nous avons toute la nuit. Je veux savourer chaque

instant. »

Du bout des doigts, elle effleura le pantalon de l'homme.

« Et pourtant tu es prêt !

- C'est justement pourquoi il faut attendre. Chaque minute d'attente, est une minute de plaisir en plus. »

Elle eut un soupir qu'il devina amusé.

La voiture quitta le port et prit la route de l'arrière-pays, vers les collines de pins maritimes, dans un silence lourd de sous-entendus.

*

Le soleil monte et la couleur ambiante passe du rose au doré. Les personnages de Jouy se font orientaux, les cuivres rutilent, le plafond se teinte de safran. Sandre lisse le drap sur la forme allongée. La présence de ce voile pudique magnifie ses souvenirs. Il a aimé les pieds courts et étroits aux orteils peints, les chevilles menues cerclées de chaînettes d'or rose. Il a toujours aimé les chevilles fines qui confèrent à la femme une grâce que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'univers. Il lui arrive parfois de suivre une femme dans la rue simplement pour contempler ses chevilles. Il méprise et vilipende les pantalonnières et exècre par-dessus tout les survêtements, les chaussettes de sport et les chaussures montantes... Pour lui, une femme qui se respecte se doit d'être en jupe et chaussée d'escarpins.

Il a aimé également l'élégance de la jambe, musclée sans excès ; la cuisse ronde, à peine un peu trop grasse, mais au grain de peau velouté ; la croupe ample ; les hanches fluides ; la taille bien marquée ; le ventre charmant de convexité au nombril profond. Ah ! Ce nombril combien de temps y a-t-il consacré ses lèvres lors de sa descente vers le paradis, combien de caresses à cette oasis merveilleuse au

milieu des chairs tendres à deux pas du centre de l'univers. Il a aimé aussi le buste glorieux, piège redoutable où sa bouche faillit se perdre maintes fois ; la vallée creuse dans le dos que ses doigts ont montée et descendue, à la recherche des sept points cruciaux devant faire de sa douce amante, une esclave.

✱

L'accalmie fut de courte durée, car la belle usa de ses mains et de ses lèvres, tant sur elle que sur son partenaire pour faire monter l'énergie. Au bord de l'explosion, Sandre gara sa voiture dans un chemin creux. Il en résulta de longues minutes d'intense animation, de halètements, de cris étouffés, de sensations, de succions, de frôlements, d'où les deux protagonistes revinrent essoufflés mais nullement apaisés.

La flèche lumineuse proclamait, en vert et rose : Domaine de la Chênaie, Chambres tout confort. Sandre engagea son équipage dans l'allée éclairée de réverbères 1900, faisant crisser le gravier. La maison de maître initiale avait été agrémentée de deux tours rondes, lui donnant un faux air de château XVIII^e. L'ensemble se voulait cossu et la plaque d'une célèbre chaîne hôtelière venait confirmer et dissiper les derniers doutes.

Le portier de nuit, parfaitement éveillé et sourire aux lèvres accueillit le couple avec affabilité.

« Prendrez-vous une chambre ou désirez-vous une suite ? »

Sandre consulta muettement sa compagne qui fit une moue agacée.

« Une chambre tranquille suffira. Y a-t-il un service de nuit ?

- Bien entendu, Monsieur, que désirez-vous ? »

Nouveau coup d'œil à la belle, nouvelle déconvenue.

« Nous vous ferons signe un peu plus tard. Mon épouse désire se reposer

- Comme il vous plaira, Monsieur. Vous faites le 9. »

Le portier décrocha une clef du tableau et la leur tendit.

« Le 213... deuxième étage. L'ascenseur est sur votre gauche... désirez-vous un groom pour vos bagages ? »

Sandre fit un signe de dénégation, l'urgence était devenue palpable. Il saisit sa valise, à peine plus grande que le sac à main d'Aurélyne et se dirigea à grands pas vers le fond du hall. La lenteur et l'étroitesse de la cabine firent de ce court voyage des prémices dantesques. La chevelure féminine était ébouriffée, la chemise masculine arrachée de la ceinture et un sein mutin, aiguisé par la chirurgie mais sans ostentation, pointait hors de son nid, l'aréole cramoisie. Il fallut beaucoup de concentration pour ouvrir la porte, chaque seconde comptait, mais chaque seconde était consacrée à d'autres buts. Le couloir désert et silencieux faillit leur servir de boudoir. Enfin la porte céda et ils pénétrèrent dans la chambre tant attendue.

Pendant que la jeune femme s'enfuyait dans la salle de bain pour se rafraîchir, il chercha sur la radio une musique propice à ses desseins. La voix de Nat King Cole déploya ses volutes feutrées. Il ôta sa cravate et sa chemise froissée et resta assis sur le lit à écouter la douche annoncer le premier round.

Elle fit son entrée, encore couverte de gouttes d'eau, parée d'une nuisette bleu sombre, en accord avec ses yeux remarquillés.

« Danse pour moi ! »

Elle le fit, très bien. Il se remit à la désirer comme il l'avait désirée dans le dancing miteux, oubliant sa profession pour la voir comme si elle était la pure jeune fille qu'il attendait.

Elle s'effeuilla sur Frank Sinatra, Billy Holiday, Sammy Davis Jr et se donna à lui accompagnée par Barbra Streisand.

Il y eut un séisme d'une magnitude jamais envisagée par l'homme jusqu'ici.

Affamés et assoiffés, ils composèrent le 9 et se firent servir les mets les plus caloriques de la carte : foie gras Périgourdin, saumon de la Baltique, Caviar gris de la Caspienne, mousse au chocolat noir, brioches beurrées et du champagne rose. Le garçon, jeune et fringant ne quitta pas des yeux le corps nu d'Aurélyne, assise en tailleur au mitan du lit, impudique et triomphante.

Ensuite il y eut de multiples répliques, comme pour tous les séismes majeurs, moindres, certes, mais tout aussi dévastateurs.

Et il eut la vanité de croire que les cris de la jeune femme étaient sincères, et que jamais, au cours de cette nuit, elle ne songea même à simuler son plaisir. Peut-être avait-il raison, après tout. Aurélyne pouvait, elle aussi avoir oublié les billets motivant cette bacchanale, qui sait si, elle non plus, ne s'était pas crue revenue des années en arrière pour jouir pleinement d'une magnifique nuit d'amour, sans ressentiment. Sandre était un bon amant et elle avait aimé l'amour avant d'en faire son gagne-pain. Le mercredi était son jour de congé, habituellement. Elle savait que ce jour-là, les danseurs étaient rares et que le DJ connaissait ses goûts musicaux. Les habitués du bar la laissaient danser tranquille. Il y avait un temps pour tout. Sans compter que l'abordage avait été suffisamment inhabituel pour qu'elle ne se considère pas vraiment au travail. Comme tous les mercredis, elle s'offrait des vacances, une soirée de relâche avec un beau mec qui savait s'y prendre avec les femmes.

Le troisième assaut se termina sur les dernières notes de « I'm just a gigolo ». Aurélyne s'abattit sur le dos, bras en croix, hors d'haleine. Au plus fort du crescendo elle avait failli crier des mots interdits. Elle s'était prise au jeu et avait failli oublier qui elle était.

Ils composèrent à nouveau le 9 et réclamèrent des fruits et du vin doux. Une serveuse, à demi endormie fut subjuguée par la vision de Sandre sortant nu de la salle de bain. Elle décocha une œillade assassine à la fille affalée en travers des draps froissés qui souriait béatement.

Il y eut une longue trêve somnolente, coupée parfois de quelques caresses, plus destinées à entretenir un climat de tendresse qu'à attiser les flammes. Le désir était palpable, il imprégnait êtres et choses avec tant d'intensité qu'il était impensable qu'il prenne fin.

Peu avant le lever du jour, les amants s'endormirent, apaisés, épuisés, heureux sans doute. Le dernier baiser d'Aurélyne avait un goût de tendresse infini. Ce baiser était pour elle un pas vers la rédemption. Elle s'apprêta même à demander une dernière grâce à son compagnon, l'aumône d'une deuxième nuit, tant elle se sentait bien avec lui.

Et puis, Sandre se blessa la lèvre sur le fermoir de l'améthyste.

*

Le soleil est maintenant complètement levé. Il s'envole au-dessus de l'horizon, guilleret. Dans la charmille, un escadron d'oiseaux se dispute les graines écarlates au milieu des feuilles d'émeraudes.

Sandre caresse du bout des doigts la forme endormie épousant chaque courbe, frôlant de la paume les générosités de la jeune femme, dont il se souvient l'aspect doux et soyeux

dans la chaleur et l'ardeur de leurs étreintes. Il souffle : « Merci, Mademoiselle ! » dans l'oreille découverte et se lève pour une douche salvatrice. Il se rase de près, coiffe ses cheveux, baigne ses joues d'un after-shave au parfum boisé, s'habille et sifflote en sortant de la salle de bain.

Aurélyne est toujours immobile.

Sandre boucle sa valise et sort en refermant soigneusement la porte derrière lui.

Le concierge lui souhaite le bonjour, dents blanches, haleine fraîche, sourire commercial.

« Ma femme se prépare. Je vais déposer ma valise dans la voiture. Est-il possible de prendre le petit-déjeuner dans le jardin ?

- Bien entendu, Monsieur... Voulez-vous que nous portions quelque chose à votre épouse ?

- Non, c'est inutile. Elle sera là dans un instant. »

Un car de touristes allemands broie le gravier. Une théorie de Teutons centenaires s'extraient de leur pullman en ahanant, les yeux ensommeillés. Le concierge et quatre grooms se jettent sur eux en criant :

« *Willkommen sehr geehrte Damen und sehr geehrte Herren ... Willkommen... !* »

Sandre profite du brouhaha pour extraire, en souplesse, son auto du parking. Il tire de sa poche de pantalon un sachet de plastique taché de pourpre, cinq billets bistre et pose délicatement le tout sur le siège passager.

« Oh Zut ! J'ai oublié la deuxième oreille ! »

LES GENS DU TIROIR

PAR RÉMY DE BORES

Ils sont tous là, blottis dans le tiroir de l'antique bureau à cylindre acheté dans une période faste. C'est là que commencent et finissent les personnages inutiles, créés incongrus ou caducs, oubliés, incomplets, corps sans tête, visages sans membres, esprits vides.

On y trouve pêle-mêle un informaticien face à un ordinateur fou, un naufragé perdu sur une île enchantée, une petite fille en larmes devant son suborneur qui se rajuste en souriant, un rescapé de l'holocauste nucléaire, une bande de copains sillonnant la douce France des années cinquante, des amoureux romantiques, un romancier idéaliste, un journaliste épris de justice.

Et puis, beaucoup d'autres de l'inquiétant au pervers en passant par toutes les nuances de la folie.

Ce sont ceux-là qui me tiennent éveillé la nuit quand la

pleine lune jette un éclat maléfique sur le meuble en citronnier et que les 7 Mandarins se mettent à danser la gigue en caquetant dans la brume argentée.

J'entends Roland, l'égorgeur d'Argenteuil qui affûte son couteau à désosser sur la pierre à aiguiser dérobée, jadis, à son Maître d'apprentissage, boucher de son état, mort sur son étal.

Il y a aussi, Brphuz, le faussaire, exilé sur une planète lointaine pour avoir contrefait le visage d'un ministre dans le but d'échapper à la justice et qui fomenté, en secret, un complot qui devrait déstabiliser le Monde civilisé et ramener tous les Peuples vers le chaos.

Que dire de la ravissante Lydia qui attire les hommes dans sa toile pour les dévorer pendant qu'ils lui font l'amour, cruelle insatisfaite qui n'atteint jamais la jouissance tant son appétit est grand.

Et Matt, le cow-boy solitaire égaré dans les limbes d'un Arizona frelaté, posé en travers des mondes, à cheval entre le réel et un autre univers où les fleurs et les arbres sont au pouvoir.

Il y a aussi Looly-Drum, mi-homme, mi-femme, mi-animal, mi-végétal, vénéneux et mortel, cherchant sa pitance dans les bas-fonds d'une Métropole plus angoissante que celle de Fritz Lang, plus glauque que toutes les banlieues délirantes de l'univers cyberpunk, une ville peuplée de déchets purulents, de débris de la société de consommation et de fragments fatigués d'un vingt-unième siècle déjanté.

Mais celui que je redoute par-dessus tout est le Dieu psychopathe capable d'inventer le Monde et d'influer sur le destin des hommes au gré de ses caprices, faire de votre vie une croisière idyllique sur une mer enchantée ou les rivages printaniers sont peuplés de naïades peu farouches aux bras

chargés de fruits délicieux ; ou, d'un trait de plume, vous plonger au cœur du pire des univers cauchemardeux où règnent la corruption, les hommes politiques pervers, les jugements arbitraires, la pollution industrielle, l'amour tarifé, l'argent et le pouvoir illimité d'oligarques aliénés.

C'est pour ça que j'ai fixé deux gros pitons dans l'âme du bois de part et d'autre du tiroir et que je l'ai condamné à l'aide d'une chaîne d'acier et d'un cadenas de bronze dont j'ai détruit les clés.

J'ai moins peur, maintenant, les nuits où la lune inonde mon bureau et les soirs d'orage quand les éclairs semblent allumer l'écran de mon ordinateur.

J'ai moins peur, mais je sais qu'ils toujours là incrustés au cœur des fragiles feuilles de vélin 80 grammes, soigneusement rangés dans leurs chemises de couleurs vives.

Un jour de grand soleil, où le ciel sera bien dégagé, sans aucun nuage, même au-delà de l'horizon, que de nombreux amis seront réunis dans la maison, la cour et le jardin, que les oiseaux investiront le sapin bleu pour une de leurs chorales luxuriantes, que je me sentirai l'esprit libre et le corps détendu, je couperai la chaîne, j'ouvrirai le tiroir, je ferai basculer son contenu dans une grande caisse et j'allumerai le barbecue familial avec tous ces monstres innommables, en un autodafé jubilatoire. Mais je ne mangerai pas une bouchée de la viande cuite sur ce feu et je mettrai tous les mangeurs de cette viande impure dehors au moindre prétexte et je ne les réinviterai jamais plus.

Le bois a craqué dans la nuit sombre et il y a eu un bruit argentin, comme celui d'une chaîne d'acier tombant sur le parquet ciré. Je n'ose pas allumer la lampe de chevet.

J'ai peur de ce que je pourrais voir dans le couloir qui sépare

ma chambre de mon bureau.

Objets inanimés, avez-vous une âme ? demandait Monsieur de Lamartine. Moi je suis sûr qu'ils en ont une... une âme noire et des dents aussi... des dents ensanglantées qui luisent dans l'obscurité.

J'ai peur ! Les gens du tiroir marchent vers moi de leur pas soyeux. Où est mon briquet ?

Les Éditions Rebelyne - 54740 Haroué

www.rebelyne.com

Imprimé en France par
Apache Color
9, rue des Michottes
54000 Nancy

Dépôt légal :
3^e trimestre 2006

*Quatre auteurs, vingt-sept nouvelles.
Quatre sensibilités, vingt-sept histoires.
Une femme, trois hommes,
quatre personnalités, vingt-sept univers.*

De Pongo, le chien des rues, à Francisque, la milliardaire laide, de l'innocent représentant affamé à l'orphelin psychopathe, de la jeune mariée à la prostituée philosophe, de la campagne française au Maroc colonial, rencontrez ces anti-héros, ces âmes perdues et laissez-vous emporter par ces histoires aux parfums variés, entre cauchemar et bluette, entre sourires et frayeurs.

C'est à un voyage étrange et merveilleux, pavé de bonnes intentions et bordé d'écueils, que vous convie ce recueil de nouvelles inédites.

ISBN-10 2-9523100-7-6
ISBN-13 978-2-9523100-7-9



9 782952 310079

Prix 20,00 € TTC

